

6

LA

PENSION ALIMENTAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. ROSIER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 29 JANVIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ACHILLE DUBRIAND	MM. LAFONT.
OSCAR DUMOULIN	DUSSERT.
SAINT-ALBAN	BARDOU.
ALFRED	DUVERNOIS.
DUCLOS	GALLIN.
LE PROCUREUR	RHÉAL.
M ^{lle} DE COUTRAS	M ^{mes} JOLLIVET.
JULIE	SAINT-MARC.
MÈRE PIVOINE	FLORE.

ACTE I.

Le théâtre représente un jardin avec une avenue. A droite et à gauche, petite porte verte au fond, au centre d'un mur. — A gauche, premier plan, pan de mur, au bas duquel est un banc en pierre. — Sur ce banc, un réchaud. — A droite, un joli pavillon oblique à marches. — Table et sièges champêtres, à droite devant le pavillon. Sur la table, un carafon d'eau-de vie, deux petits verres et un jeu de cartes.

SCÈNE I.

ACHILLE, en jaquette, et coiffé d'une casquette, souffle le feu à gauche, puis LA MÈRE PIVOINE.

ACHILLE.

La mère Pivoine se fait bien attendre, ce matin. (*On sonne à la porte du fond, Achille va ouvrir.*)

MÈRE PIVOINE, portant du sucre, une boîte à lait, quatre petits pains dans un sac, un carafon d'eau-de-vie et un pantalon sur son bras.

Voici les provisions, mon brave homme. (*Elle va verser le lait dans la casserole qui est sur le fourneau.*) Le pain, le lait, le sucre, l'eau-de-vie... (*Achille prend les pains, le sucre et le carafon, et les porte sur la table à droite. Pivoine continue.*) Et maintenant, de l'argent.

ACHILLE.

Tenez, voilà de quoi payer mes fournisseurs ; vous voyez, je suis exact.

MÈRE PIVOINE.

Si tu avais toujours fait comme ça, de payer comptant, tu n'en serais pas où tu en es, mon brave homme ; tu ne serais pas criblé de dettes ; tu ne porterais pas des souliers cloués... (*Montrant le pantalon qu'elle a sous le bras.*) Et tes pantalons n'auraient pas de fond.

ACHILLE.

Eh bien, ce serait décent.

MÈRE PIVOINE.

Non, je dis des fonds de rechange comme celui-ci. (*Elle met le pantalon sur une chaise.*)

ACHILLE.

Je vous conseille de parler, vous, avez votre robe d'Arlequin.

MÈRE PIVOINE.

C'est vrai, je te prêche là, et moi-même... Ah! mon cher

ami, que c'est dur de faire le ménage des autres, quand on a eu des domestiques pour faire le sien !

ACHILLE.

C'est drôle, mère Pivoine, que vous, ma domestique, vous avez eu des domestiques.

MÈRE PIVOINE.

Cuisinière, femme de chambre, cocher, groom et tout le tremblement... (*Elle prise énergiquement dans une tabatière queue de rat.*)

ACHILLE, bourrant sa pipe.

Lorsque vous étiez dans les chœurs de l'Opéra ?

MÈRE PIVOINE.

Oui, mon brave homme... Si tu avais vu mes équipages ! Ah ! j'étais si jolie, alors !... tu vois qu'il en reste un peu.

ACHILLE.

Pas beaucoup.

MÈRE PIVOINE.

Puisque je te dis un peu.

ACHILLE.

Très-peu. Enfin, si dans ce temps, vous aviez fait des économies... mais vous avez été comme moi, une avale-tout, et à mesure que la beauté s'en alla, vous tombâtes de la calèche dans le coupé, du coupé dans le cabriolet, du cabriolet dans le fiacre, du fiacre dans l'omnibus, et de l'omnibus, pedibus, dans vos souliers.

MÈRE PIVOINE.

Comme tu dis.

ACHILLE, souriant.

Vous ne tomberez pas plus bas.

MÈRE PIVOINE.

Si encore les gens respectaient le malheur ! Mais, bah ! tout le monde vous méprise... Je ne parle pas pour toi, mon brave homme, parceque tu as bon cœur, mais ton cousin Saint-Alban, en voilà, un fier ! et ta cousine (*avec dédain*), la mademoiselle de Coutras, qui fait la noble, la vertueuse, et pourtant, si je voulais parler...

ACHILLE, avec reproche.

Mère Pivoine !

MÈRE PIVOINE.

Est-ce qu'elle est noble, par hasard ? est-ce qu'elle a le droit de s'appeler mademoiselle de Coutras ?...

ACHILLE.

Certainement. Un parent dont elle héritait, et dont le nom

allait s'éteindre, voulut qu'elle le portât et lui donna sa terre de Coutras.

MÈRE PIVOINE.

Soit ; mais elle n'en est pas moins toujours mademoiselle Caroline Pibray.

ACHILLE.

Mère Pivoine, vous êtes une méchante langue, la bouteille vous égare. Vous n'avez pas le vin bon.

MÈRE PIVOINE.

Moi ?

ACHILLE.

Vous me direz qu'on le vend si mauvais !

MÈRE PIVOINE.

Quant à sa vertu !

ACHILLE.

Encore !

MÈRE PIVOINE, *avec entêtement.*

Oui, encore ! je connais bien l'aventure, peut-être ; la maison où la chose se passa était en face de mon hôtel, car j'avais un hôtel, alors, mon brave homme, il y a longtemps de ça.

ACHILLE.

Oui, on ne dirait pas, à vous voir...

MÈRE PIVOINE.

Les créanciers me le firent saisir. (*Achille rit.*) Tu ris... tu ne trouves pas mon récit...

ACHILLE.

Si, je le trouve saisissant.

MÈRE PIVOINE.

Aussi, j'ai pour les créanciers et leurs recors un amour de haine aux oiseaux... (*Elle baise ses doigts.*) Mais enfin, tout ça n'empêche pas que mademoiselle de Coutras ne soit mademoiselle Caroline Pibray et que sa vertu ne soit une vertubleu !

ACHILLE.

Mère Pivoine ! si vous continuez, je renouvelle toute ma maison, je vous renvoie.

MÈRE PIVOINE.

Et moi je te dis que tout le monde ici ne vaut pas deux sous, excepté toi et mademoiselle Julie. En voilà une brave fille, oh ! Dieu !...

ACHILLE.

A la bonne heure !

MÈRE PIVOINE.

Elle me donne ses vieilles robes, avec deux j'en fais une.

ACHILLE.

Et qui vous gêne encore.

MÈRE PIVOINE.

Mais tiens, à propos de mademoiselle Julie, j'oubliais : il y a un jeune homme qui me tourmente, il faut que je te dise ça ; il veut à toute force me charger d'une lettre pour elle, et ce matin même... mais j'ai refusé.

ACHILLE.

Oui, je le vois souvent rôder aux environs.

MÈRE PIVOINE.

Il y a longtemps que je voulais t'en parler, mais je n'ai plus de mémoire.

ACHILLE.

C'est ce que j'allais vous dire : je parie que vous avez oublié de m'apporter du tabac.

MÈRE PIVOINE.

Tiens ! c'est fichtre vrai ! Oh ! décidément, je perds la boule.

ACHILLE.

Le petit verre de doux est cause de ça.

MÈRE PIVOINE.

Que veux-tu ? C'est ma seule douceur.

ACHILLE.

Tenez, voilà trois sous, dont deux liards de commission pour vous.

MÈRE PIVOINE.

Des liards ! des liards ! moi qui, autrefois, j'étais par la fenêtre les pièces de dix sous, de vingt sous, de cent sous.

ACHILLE.

Allez, allez, et ne vous retardez pas trop chez le liquoriste.

MÈRE PIVOINE.

En voilà encore un que je déteste ! un brigand, qui ferlate sa marchandise et repousse les monacos ! (*Elle sort par le fond en gromelant.*)

SCENE II.

ACHILLE, puis OSCAR.

ACHILLE, *allant voir son lait sur le fourneau placé sur un banc de pierre, à gauche.*

Surveillons un peu mon lait ; je crois qu'il va monter. (*Il s'assied sur le banc et fume sa pipe.*) Elle est bonne la mère Pivoine ! elle se plaint toujours du sort... le fait est qu'il a bon dos le sort ; nous le chargeons de toutes les suites de nos sottises. Quant à moi, je ne me plains pas, je n'ai que ce que j'ai mérité : mon passé a été fou, mon présent est peu gai, et mon avenir n'est pas couleur de rose... à moins qu'un beau jour, il ne me tombe du ciel... (*Un porte-manteau tombe dans le milieu du jardin.*)

Tiens ! est-ce qu'il pleut des a erolithes ! (*Oscar paraît sur la crête du mur et descend, il porte l'uniforme de maréchal des logis-chef de chasseurs d'Afrique.*) Non, c'est un porte-manteau. (*Oscar appuie son pied sur la tête d'Achille.*) Eh ?

OSCAR, toujours suspendu.

Ne faites pas attention.

ACHILLE, debout.

Et vous faites attention.

OSCAR, agitant les jambes.

Prenez garde que je vous blesse avec mes pieds.

ACHILLE.

Et vous, pr nez garde de sucrer mon lait avec du plâtre.

OSCAR, s'elancant dans le jardin, le dos tourné à Achilles et tendant l'oreille; il dit son interlocution en même temps qu'Achille dit la sienne.

Monsieur, je vous demande mille pardons de la liberté que je prends, mais je vous dirai ce qui m'arrive et alors, vous m'excuserez.

ACHILLE, disant son interlocution en même temps qu'Oscar dit la sienne.

Monsieur vous me devez une explication. La liberté que vous prenez me semble sortir des bornes; j'attends que vous vous expliquiez.

OSCAR, toujours le dos tourné et l'oreille aux écoutes.

Monsieur, je crois qu'ils s'éloignent.

ACHILLE.

Monsieur, je vous engage à en faire autant. (*Il va ramasser le porte-manteau.*)

OSCAR, de même.

Mais non, il me semble qu'on approche de cette porte. (*Il désigne la porte verte du fond, vers laquelle il va.*)

ACHILLE.

Enfin, monsieur, depuis quand s'introduit-on chez les gens d'une manière aussi... aussi perpendiculaire ?

OSCAR.

Non, je me trompais. (*Il se retourne et s'avance vers Achilles.*) Monsieur, je vous renouvelle mes excuses de...

ACHILLE.

Oui; mais, monsieur, cela ne me dit pas...

OSCAR.

Voici la chose.

ACHILLE.

Voici votre porte-manteau.

OSCAR, *en même temps.*

Vous saurez donc, monsieur.

ACHILLE, *en même temps.*

Dépêchez-vous donc, monsieur...

OSCAR, *regardant Achille.*

Ah !

ACHILLE, *regardant Oscar.*

Oh !

OSCAR.

Juste ciel !!

ACHILLE.

Oh ! grand Dieu !

OSCAR.

Achille !

ACHILLE.

Oscar ! (*Il jette le porte-manteau, et ils s'embrassent.*)OSCAR, *épanoui.*

Quel bonheur !

ACHILLE.

Quelle joie !

OSCAR, *brusquement, sérieux et écoutant.*

Tais-toi !

ACHILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

OSCAR.

Cache-moi !

ACHILLE.

Je suis seul.

OSCAR, *désignant le fond et ramassant le porte-manteau.*

On vient.

ACHILLE, *désignant le pavillon.*

Eh bien, là !

OSCAR, *vivement.*

Y a-t-il des pipes ?

ACHILLE.

Oui, et voici ma blague. (*Il la lui donne. Oscar entre vivement dans le pavillon.*)

SCENE III.

MÈRE PIVOINE, ACHILLE.

MÈRE PIVOINE, *un paquet de tabac à la main.*

Tiens, mon brave homme, voici de quoi bourrer ta bouffarde.

ACHILLE.

Merci, mère Pivoine.

MÈRE PIVOINE.

Et maintenant, je vas faire ton ménage. (*Elle va vers le pavillon.*)

ACHILLE.

Non, plus tard.

MÈRE PIVOINE.

Plus tard?

ACHILLE.

Oui, j'ai envie de me recoucher.

MÈRE PIVOINE.

Allons donc !

ACHILLE.

J'ai mal dormi cette nuit. (*On entend l'explosion d'une allumette chimique fulminante.*)MÈRE PIVOINE, *l'oreille au pavillon.*

Qu'est-ce que ça signifie?

ACHILLE.

Eh?

MÈRE PIVOINE.

Je viens d'entendre dans ton pavillon le bruit d'une allumette chimique.

ACHILLE.

C'est une erreur. (*Autre explosion.*)

MÈRE PIVOINE.

Tiens! je viens d'en entendre une autre.

ACHILLE.

C'est la boisson qui vous fait entendre double.

MÈRE PIVOINE, *se dirigeant vers le pavillon.*

Enfin, pour me convaincre...

ACHILLE, *l'arrêtant.*

Je vous dis que je vas me remettre au lit.

MÈRE PIVOINE, *se retirant.*

Suffit... on comprend... Ah! mon gaillard! tu fais le solitaire et tu as de ces allumettes-là chez toi!

ACHILLE.

Que voulez-vous dire?

MÈRE PIVOINE, *résolument.*

Il y a là un être de mon sexe.

ACHILLE.

Je vous jure...

MÈRE PIVOINE, *s'en allant.*

C'est bon, c'est bon, on se retire, on est discret.

ACHILLE, *à part.*

Elle va faire des cancan dans le faubourg. (*Haut.*) Mère Pivoine ?

MÈRE PIVOINE, *revenant.*

Merci. Tu n'as plus besoin de moi pour faire ton ménage.

ACHILLE.

Ecoutez donc.

MÈRE PIVOINE.

Eh bien, après ?

ACHILLE.

Si ce n'est pas une femme, me promettez-vous de vous taire ?

MÈRE PIVOINE.

Oui.

ACHILLE, *mystérieusement.*

Eh bien, c'est un homme, un proscrit !

MÈRE PIVOINE.

Un Proscrit ?

ACHILLE, *de même.*

Un Polonais !

MÈRE PIVOINE.

Un polonais ! je les adore !

ACHILLE, *à part.*

C'est pour ça. (*Haut.*) De la légion étrangère.

MÈRE PIVOINE, *avec curiosité.*

Dis donc : montre-le-moi.

ACHILLE, *au pavillon.*

L'ami !

OSCAR, *à l'intérieur.*

Eh ?

ACHILLE.

Parais.

OSCAR, *sur le seuil.*

Voici.

ACHILLE.

Salue.

OSCAR, *saluant,*

Voilà. (*Mère Pivoine lui fait une révérence.*)

ACHILLE.

Rentre.

OSCAR.

C'est fait. (*Il disparaît.*)

MÈRE PIVOINE.

Un bien bel homme !

ACHILLE.

Et vous ne direz rien !

MÈRE PIVOINE.

Moi ? mutus !

ACHILLE, *lui donnant une casserole et deux sous.*

Tenez, allez-moi chercher deux sous de lait.

MÈRE PIVOINE, *désignant le fourneau.*

Et celui-ci ?

ACHILLE.

Eh bien, quand on n'a qu'une portion et qu'on est deux à déjeuner...

MÈRE PIVOINE.

Ah ! c'est pour le Polonais ? et tu vas partager avec lui ta nourriture et ton logement ?

ACHILLE.

Écoutez donc, il est sans pain et sans asile.

MÈRE PIVOINE, *touchée.*

Ah ! c'est bien, ce que tu fais là, c'est fichtre bien !

ACHILLE.

C'est bon, mais allez.

MÈRE PIVOINE.

J'y vas... (*Revenant.*) Ah ! tête de linotte que je suis ! dis donc, j'ai rencontré l'amoureux ; je lui ai dit que je t'avais parlé de lui ; il demande à te voir pour t'expliquer la chose.

ACHILLE.

Eh bien, qu'il vienne dans une heure.

MÈRE PIVOINE, *touchée.*

J'en étais sûre. Quel brave homme ! il accueille tous les malheureux : les réfugiés, les amoureux... Ah ! c'est bien.

ACHILLE.

Oui, mais dépêchez-vous.

MÈRE PIVOINE, *le frappant à coups redoublés sur l'épaule.*

Ah ! que c'est fichtre bien !..

SCÈNE IV.

SAINT-ALBAN, M^{me} DE COUTRAS, JULIE, MÈRE PIVOINE,
ACHILLE.SAINT-ALBAN, *avec dédain.*

Eh bien ! eh bien ! madame Pivoine !

M^{lle} DE COUTRAS, *de même.*

Qu'est-ce que ça signifie ? Vous vous permettez là des familiarités...

MÈRE PIVOINE.

C'est que je...

M^{lle} DE COUTRAS.

Allons, taisez-vous !

MÈRE PIVOINE.

C'est par mégarde que...

SAINT-ALBAN.

Taisez-vous, vous dit-on !

M^{lle} DE COUTRAS.

Et sortez !

MÈRE PIVOINE, *à part.*

Ah ! si je voulais parler sur ton compte !...

M^{lle} DE COUTRAS.

Mais sortez donc !...

MÈRE PIVOINE.

On sort... (*À part.*) Chipie, va !...

ENSEMBLE.

AIR :

SAINT-ALBAN et M^{lle} COUTRAS.

Vous lassez ma patience.

Sortez vite, et désormais

Qu'une pareille insolence

Ne vous échappe jamais.

ACHILLE et JULIE, *bas à mère Pivoine.*

Allons, prenez patience.

Sortez vite, et désormais

Évitez, en leur présence,

De vous causer des regrets.

MÈRE PIVOINE, *à part.*

Allons, prenons patience;

Et n'ayons pas de regrets.

Désignant M^{lle} Coutras

Un jour, de ton insolence

Tu pourras payer les frais.

SCENE V.

SAINT-ALBAN, M^{lle} DE COUTRAS, JULIE, ACHILLE.

SAINT-ALBAN.

En vérité, Achille, je ne vous comprends pas... laisser prendre à cette femme de pareilles privautés !

JULIE, *vivement.*

Mais ce n'est pas la faute d'Achille !

M^{lle} DE COURTRAS, *vivement.*

C'est ce que j'allais dire !... C'est cette femme qui abuse de sa bonté !...

JULIE.

De son excellent cœur !

SAINT-ALBAN.

De son manque de dignité !

ACHILLE.

Monsieur !

SAINT-ALBAN.

Nous sommes entre parents, nous pouvons tout dire... Oui, vous n'avez pas assez de dignité... vous devriez tenir cette femme à distance...

JULIE.

C'est une brave femme, au fond...

ACHILLE.

Et puis, me conviendrait-il de trancher du fier et du gentilhomme dans ma position ?

SAINT-ALBAN.

Votre position ?... Mais à qui la faute si elle n'est pas brillante ?

ACHILLE.

Aussi, je n'accuse personne que moi.

SAINT-ALBAN.

Cela ne suffit pas... il faudrait encore, toute médiocre qu'est votre position, ne pas la compromettre...

M^{lle} DE COURTRAS, *le calmant.*

Ah ! Saint-Alban !

JULIE, *de même.*

Mon cousin !

SAINT-ALBAN.

Ne pas compromettre surtout les personnes à qui l'on doit...

ACHILLE, *emporté.*

Mais, monsieur !

M^{lle} DE COURTRAS, *à Saint-Alban, bas.*

Oh ! je vous en prie !...

JULIE, *bas, à Achille.*

Modérez-vous !...

SAINT-ALBAN.

Nous sommes en famille, ici... nous pouvons parler à cœur

ouvert... Achille n'a pas des goûts assez nobles, des penchants assez élevés...

JULIE, *bas, pour calmer Achille qui fait un mouvement.*

Oh ! laissez-le dire !

SAINT-ALBAN.

Hier encore, il est allé dans un estaminet du faubourg... il a pris part à une querelle...

ACHILLE.

Pour protéger un innocent !

JULIE, *à Saint-Alban.*

Ainsi...

M^{lle} DE COUTRAS, *de même.*

Alors...

SAINT-ALBAN.

Sans doute, c'est bien... et personne plus que moi n'aime à protéger les innocents, les malheureux, les opprimés... mes preuves sont faites, ma philanthropie est connue... mais je ne vais pas l'exercer dans les cafés borgnes des faubourgs !...

ACHILLE.

Puisque vous m'avez interdit d'aller dans la ville...

SAINT-ALBAN.

Et pour cause !... Enfin, écoutez, mon ami, vous savez nos conventions... A la moindre incartade, au moindre scandale, nous cesserions de...

M^{lle} DE COUTRAS.

Voyons, Saint-Alban...

JULIE, *bas, à Achille qui va s'emporter.*

Mon cousin, je vous en supplie !...

SAINT-ALBAN.

Mais c'est par amitié pour lui, ce que j'en fais... c'est dans son intérêt.

ACHILLE, *avec dignité.*

Monsieur, je sais ce que je vous dois... je sais de plus que votre vertu rigide, votre conduite irréprochable, vous donnent le droit de me parler avec froideur... mais la dureté et l'orgueil sont de trop !

SAINT-ALBAN, *se montant.*

Mais si quelqu'un a de l'orgueil ici, c'est...

M^{lle} DE COUTRAS, *calmant Saint-Alban.*

Saint-Alban !

JULIE, *à Achille, bas.*

Achille !

ACHILLE.

Suis-je un enfant, après tout ?

SAINT-ALBAN.

Vous êtes...

JULIE, *courant à Saint-Alban.*

Mon cousin, nous n'étions pas descendus au jardin pour discuter...

SAINT-ALBAN, *radouci, prenant les mains de Julie.*

Mais, mon Dieu ! chère Julie...

M^{lle} DE COUTRAS, *bas, à Achille.*

Ne vous affectez pas de ça et comptez toujours sur mon amitié...

JULIE.

Nous allons voir si ma volière...

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, c'est vrai, allons !

ENSEMBLE.

AIR : *Jour contrariant (l'Inconsolable.)*JULIE et M^{lle} COUTRAS.

Soyons indulgents !

Plus de gêne

Et plus de haine !

Entre bons parents

Pourquoi tous ces différends ?

ACHILLE, *à part.*

Ah ! c'est irritant !

Que de peine

Et que de gêne,

D'être dépendant

D'un aussi mauvais parent !

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ah ! c'est irritant !

Que de peine

Et que de gêne

D'avoir pour parent

Un si méchant garnement !

Les deux femmes, en sortant par la droite, regardent Achille avec intérêt.

SCÈNE VI.

ACHILLE, puis OSCAR.

ACHILLE, *furieux, jetant avec violence plusieurs objets.*

Eh bien ! qu'est-ce que je fais là, moi ?... Je casse mon mobilier, comme si j'avais les moyens de le renouveler !

OSCAR.

Es-tu seul ?

ACHILLE.

Oui, viens, pas de danger !

OSCAR, *lui prenant la main.*

Si tu savais le plaisir que j'éprouve de te revoir !

ACHILLE, *avec effusion.*

Et moi, donc !

OSCAR.

Ah ! c'est le ciel qui m'a fait tomber ici !

ACHILLE, *regardant la crête du mur.*

Le ciel... oui, tu avais l'air d'en venir, ainsi que ton portemanteau... Est-ce que tu voyageais en ballon?...

OSCAR.

Non, je te dirai... je te raconterai... Mais parle-moi de toi d'abord, ça me fera du bien... car ce beau parc, ce joli château au bout de l'avenue... Enfin, raconte-moi l'histoire de ton bonheur.

ACHILLE.

Mon bonheur !... Alors ce n'est pas une histoire que tu demandes, c'est une fiction, une fable.

OSCAR.

Tu n'es donc pas heureux ?

ACHILLE.

Non... pas trop !

OSCAR, *philosophiquement, désignant le jardin.*

Il serait donc vrai que la fortune ne fait pas le bonheur?...

ACHILLE.

La fortune ?

OSCAR.

Tes enfants, peut-être, te donnent du chagrin ?

ACHILLE.

Mes enfants, non, je n'ai pas à m'en plaindre...

OSCAR.

Ils sont gentils ?

ACHILLE.

Je n'en ai pas !

OSCAR.

Ta femme, alors ?

ACHILLE.

Ma femme... je ne peux pas en dire de mal...

OSCAR.
Elle est fidèle ?

ACHILLE.
Je suis garçon...

OSCAR.
Tes fermiers ? tes locataires ?

ACHILLE.
Je ne loue rien... je n'afferre rien...

OSCAR.
Tes domestiques, peut-être ?

ACHILLE.
Mes domestiques... j'en suis content... je me sers moi-même, en partie.

OSCAR.
Ah ! bah !

ACHILLE.
Du reste, il ne s'agit pas de mon histoire, mais de la tienne...

OSCAR.
La mienne ?

ACHILLE.
Oui, car je devine. Cette entrée originale... (*Il désigne la crête du mur.*) Il y a un roman là-dessous, quelque bonne fortune, avec les incidents d'usage, une poursuite...

OSCAR, *vivement.*

Oui, il y a de la poursuite.

ACHILLE.
J'en étais sûr. Une femme ?...

OSCAR.
Non, il n'y a pas de femme dans mes malheurs !

ACHILLE.
Ah bah !

OSCAR.
Au fait, je vais te raconter...

ACHILLE.
C'est ça ; mais, d'abord, as-tu faim ?

OSCAR.
Je meurs de faim !

ACHILLE, *mettant dans un bol la moitié de son café au lait.*
Et la mère Pivoine qui n'arrive pas !

OSCAR.
La mère Pivoine ?

ACHILLE.

Oui, que tu as vue... mon second domestique ; c'est moi qui suis mon premier.

OSCAR, à part.

Est-ce qu'il serait avare ?

ACHILLE.

Enfin, en attendant, partageons ceci !... (*Il donne le bol à Oscar et garde la casserole. Ils déjeunent debout.*)

OSCAR.

Merci.

ACHILLE.

Ah ! il n'y a pas de femme dans tes malheurs ?

OSCAR.

Non.

ACHILLE.

Ordinairement, pourtant, dans tous les malheurs il y en a une, quand il n'y en a pas deux.

OSCAR.

Eh bien ! non, il n'y a pas de femme, du moins dans mon malheur actuel. Il y en a une au commencement de mes désordres, de mes désastres !

ACHILLE.

Allons donc, je savais bien qu'il fallait qu'elle s'y trouvât !

OSCAR.

Mais il y a si longtemps, si longtemps, et tu ne tiens pas à savoir....

ACHILLE.

Je te demande pardon... Il me faut ton histoire depuis le premier feuilleton jusqu'au dernier.

OSCAR.

Eh bien, il y a vingt ans de cela... j'allais voir ma sœur à sa pension.

ACHILLE.

Ta sœur avait une amie...

OSCAR.

Oui.

ACHILLE.

Jolie...

OSCAR.

Un ange !

ACHILLE.

C'est clair. Tu la vis, tu l'aimas, tu le lui dis...

OSCAR.

Juste !

ACHILLE.

Elle te vit, elle t'aima, elle ne te le dis pas.

OSCAR.

D'abord, oui... mais, plus tard...

ACHILLE.

Parbleu !

OSCAR.

J'étais libre, maître de ma fortune. Elle était orpheline et dépendait d'un correspondant.

ACHILLE.

Et un correspondant ne peut pas empêcher deux cœurs de correspondre.

OSCAR.

Malheureusement, la maîtresse de pension découvrit nos honnêtes amours : elle me chassa.

ACHILLE.

En général, cependant, les maîtresses de pension sont très-sensibles.

OSCAR.

J'écrivis pendant un mois à celle que j'aimais des lettres d'une ardeur !...

ACHILLE.

A fondre l'acier ?

OSCAR.

Et elle m'en adressa d'une tendresse !...

ACHILLE.

A amollir le marbre ?

OSCAR.

Enfin, ne pouvant résister au désir de la revoir, une nuit, j'escaladai le mur du jardin.

ACHILLE.

Il paraît que c'est une habitude chez toi.

OSCAR.

J'étais sur le point de m'introduire chez elle, lorsque le jardinier...

ACHILLE.

Je l'attendais... j'attendais ton jardinier. Il y a toujours un jardinier dans les histoires où il y a un jardin.

OSCAR.

Le jardinier, m'ayant aperçu, sonne la cloche, donne l'alarme...

ACHILLE.

Au lieu de rester à ses melons et à ses asperges...

OSCAR.

Surpris, effrayé, dérouteré, et avant d'avoir pu dire un mot...

ACHILLE.

Oui, à ton ange...

OSCAR.

Je m'enfuis, je refranchis le mur, je me donne une entorse....
mais tu comprends l'esclandre et le scandale !

ACHILLE.

Je vous demande !

OSCAR, *attendri*.

Et, quelques jours après, j'appris par ma sœur qu'un étranger
était venu, l'avait emmenée, et, depuis lors, depuis vingt ans,
je n'ai plus eu de ses nouvelles !

ACHILLE.

Voyons, calme-toi, essuie tes yeux... tu vas pleurer dans ton
bol !...

OSCAR.

Le désespoir s'empara de moi. Pour me distraire, pour me
consoler, je voyageai ; je dévorai une fortune, deux fortunes,
trois fortunes !...

ACHILLE.

Tu as bon appétit !... et moi aussi.

OSCAR.

C'est alors, il y a huit ans, que je partis pour l'Afrique, où je
m'engageai dans un régiment de chasseurs.

ACHILLE.

Tiens ! c'est à la même époque que j'entrais dans les lanciers !

OSCAR.

Plus tard, je reçus la nouvelle d'un autre héritage. J'achetai
un remplaçant, et en moins de rien je le dévorai.

ACHILLE, *riant*.

Le remplaçant !

OSCAR.

Non, l'héritage.

ACHILLE.

Toujours pour te consoler ?

OSCAR.

Oui.

ACHILLE.

Tu me fais l'effet d'être inconsolable !

OSCAR.

Enfin, mon cher, de désordre en désordre, de ruine en ruine, de dégringolade en dégringolade...

ACHILLE.

Tu es venu t'abattre ici.

OSCAR.

Je fuyais Clichy : j'allais en Belgique.

ACHILLE.

Naturellement. C'est la spécialité de la Belgique, sa mission providentielle de recueillir les gens qui n'aiment pas Clichy... Si Clichy n'existait pas, la Belgique serait perdue.

OSCAR.

J'avais revêtu cet uniforme pour dépister mes poursuivants, et j'avais pris la diligence.

ACHILLE.

Pourquoi pas le chemin de fer ?

OSCAR,

Il est trop surveillé.

ACHILLE.

Ah ! oui, tandis que dans les diligences, comme il n'y a jamais personne, ce n'est pas là qu'on irait chercher quelqu'un.

OSCAR.

Mais vois donc la chance ! Arrivés au relais, nous allions nous mettre à table, lorsque j'aperçois de loin, par la fenêtre de la salle à manger, deux figures sinistres.

ACHILLE.

Les débiteurs n'en voient pas d'autres.

OSCAR.

Je dis au conducteur de faire déposer ma malle, que je ne vais pas plus loin, et mon porte-manteau à la main, je me disposais à... lorsque je vois mes deux limiers se diriger sur moi au grand trot... Je prends le grand galop...

ACHILLE.

C'est ce que tu avais de mieux à prendre.

OSCAR.

Je laisse ma malle, je traverse rapidement votre petite ville...

ACHILLE.

Tu as dû faire aboyer les chiens !...

OSCAR.

J'arrive à l'extrémité du faubourg, dans un dédale de jardins murés... mais tu comprends, j'étais alourdi par mon porte-manteau que je ne voulais pas lâcher... je n'ai que ça... Les autres gagnaient du terrain...

ACHILLE.

Oui, ça court, ça court, ces recors... ça n'a pas plus de rate que de cœur !

OSCAR.

Au détour d'une ruelle où ils ne me voyaient plus, une idée me vient... je mets une pierre dans mon bonnet, je le jette cent pas devant moi, j'envoie ici mon porte-manteau, j'escalade ce mur, et... tu sais le reste ..

ACHILLE, *riant*.

Oh ! bravo ! bravi ! brava !...

OSCAR, *riant*.

Tu comprends... En voyant mon couvre-chef, là-bas, en avant, du diable s'ils se doutent que je suis ici, en arrière !...

ACHILLE, *riant*.

Je te dis que c'est charmant !... *(Ils éclatent de rire.)*

ACHILLE, *reprenant brusquement son sérieux*.

C'est peut-être la première fois que des recors ont fait rire des débiteurs !

OSCAR.

Est-ce que tu dois aussi, toi ?

ACHILLE.

Oui... mille écus !

OSCAR.

C'est peu...

ACHILLE, *continuant*.

Par-ci... trois mille francs par-là... cinq mille francs d'un côté... six mille francs de l'autre... dix mille francs à un coquin... quinze mille à un fripon... Le tout, additionné, s'élève à la somme de soixante mille sept cent trente-trois francs soixante-quinze centimes !...

OSCAR.

Oh ! oh ! c'est beaucoup... Mais que ne vends-tu, pour t'acquitter, ce parc, ce château ?

ACHILLE.

Je m'en vais te dire... C'est qu'il n'est pas encore d'usage de vendre, à son profit, un château et un parc qui ne vous appartiennent pas.

OSCAR.

Tu es donc ici...

ACHILLE.

Chez des parents qui, s'étant fatigués de payer mes dettes... et le fait est que je devenais très-fatigant... m'ont appelé près d'eux il y a un an... me font une pension alimentaire de douze cents francs que je mange dans ce pavillon, comme un paria !

OSCAR.

Ah ! diable !

ACHILLE.

Ils servent de plus les intérêts des soixante mille sept cent trente-trois francs soixante-quinze centimes que je dois à des coquins de ce pays-ci qui ont acheté ces créances à d'autres coquins de Paris, parce que les coquins, vois-tu, Dumoulin, s'entendent toujours contre les honnêtes gens pour leur rendre la vie dure !

OSCAR.

Et tu ne vis pas dans l'intimité de tes parents ?

ACHILLE.

Du tout !

OSCAR.

Ah ça... mais tu dois t'ennuyer à périr ?...

ACHILLE.

Pas trop ! Soit lassitude des bruyants plaisirs, soit crainte de la misère, je vis assez tranquillement dans ma retraite.

OSCAR.

Et qu'y fais-tu ?

ACHILLE.

Je lis un peu... je fume beaucoup... je pinça de la guitare quelquefois... et puis je cultive un coin de jardin potager... j'ai des artichauts mignons, des choux monstres, des salades superbes et des carottes magnifiques !

OSCAR.

Eh bien ! c'est drôle... moi aussi j'ai assez de la vie tumultueuse, dissipée, et je sens...

ACHILLE.

Veux-tu partager secrètement la mienne ?

OSCAR.

Laisse donc !... je n'ai rien... tu es pauvre... et quand il y a mesquinement pour un...

ACHILLE.

Il n'y a pas copieusement pour deux, c'est vrai... mais c'est égal, j'entends te garder au moins tout le temps que tu auras à craindre la poursuite de tes recors... Des recors ! je ne comprends pas une révolution qui abolit les rois et qui maintient les recors !...

OSCAR.

Mais, dis donc... et ma malle qui est restée dans le hangar de l'hôtel...

ACHILLE.

J'enverrai mon second domestique, la mère Pivoine...

OSCAR.

Je vais, en attendant, défaire mon porte-manteau.

ACHILLE, *gaiement*.

Et moi, je vais cueillir une salade pour notre second déjeuner, avec de la ciboule...

OSCAR, *gaiement*.

C'est ça, et, ma foi, vive la joie.

ACHILLE.

AIR : *Il faut rire.*

Oui, mon cher, prenons gaiement

Tout fâcheux événement ;

Car, tôt ou tard, on s'en tire.

Il faut rire !

ENSEMBLE.

Il faut rire,

Rire et toujours rire.

Oscar entre dans le pavillon.

SCENE VII.

JULIE, ACHILLE.

ACHILLE, *à part, rencontrant Julie.*

Julie !... Il était temps qu'il rentrât !

JULIE, *qui arrive en regardant derrière elle si elle n'est pas suivie.*

Ah ! cousin, je vous cherchais !

ACHILLE.

Est-ce que votre volière a besoin de réparations ? Je vais prendre mes outils et...

JULIE.

Non, du tout ! vous l'avez faite aussi solide que jolie !

ACHILLE.

C'est peut-être votre tonnelle, votre cabinet de lecture qui a travaillé, qui gigogne ?... Je vas vous arranger ça...

JULIE.

Mais non... le petit cabinet de lecture que vous m'avez construit est toujours très-bien... (*Souriant.*) Il ne gigogne pas...

ACHILLE.

Je vois ce que c'est... Vos pigeons sont indisposés... Rassurez-vous... voilà le docteur !

JULIE.

Du tout, mes pigeons se portent bien !

ACHILLE.

Tant mieux... Moi aussi... et vous ?

JULIE.

Moi, monsieur, je suis en colère !... (*Voyant qu'Achille, qui allait fumer, se ravise et abaisse sa pipe.*) Fumez donc, ne vous gênez pas !

ACHILLE, *s'abstenant.*

Non, merci ! j'ai le temps.... Ah ! vous êtes en colère... et contre qui ?...

JULIE.

Contre vous, oui, monsieur ; et je me suis échappée pour venir vous gronder !

ACHILLE.

Ah !... Eh bien ! faites votre affaire.

JULIE.

Voyons... Ne m'aviez-vous pas solennellement promis de mieux supporter les reproches de notre cousin Saint-Alban, mon tuteur ?

ACHILLE.

C'est vrai...

JULIE.

Eh bien ! j'ai vu le moment, tout à l'heure, où vous alliez vous emporter... vous exposer !

ACHILLE.

C'est juste ! Je devrais imiter votre patience angélique... Ah ! j'en veux à défunt notre oncle d'avoir tout donné à Saint-Alban ! Qu'il n'ait pas songé à moi, un mange-tout, ça se conçoit, il a eu bon nez, ça y serait passé comme le reste... Mais vous, si bonne, si douce, si aimable !...

JULIE.

Oh ! j'avais vécu loin de mon oncle... il ne me connaissait presque pas !...

ACHILLE.

Mais enfin, il vous a vue vers la fin de la maladie qui l'a emporté ?

JULIE.

Oui... il m'a reçue même avec attendrissement... il me savait orpheline et sans fortune, et cependant... Mais je ne lui en veux pas... je lui pardonne... je respecte sa mémoire...

ACHILLE, *avec humeur.*

Eh bien ! moi je...

JULIE.

Oui, parlons de vous... c'est pour cela que je suis venue, en cachette... car, sans me l'avoir précisément défendu, Saint-Alban n'aime pas que je vous parle en particulier, M^{lle} de Coutras non plus... Ils disent que ce n'est pas convenable à cause...

ACHILLE.

De ma réputation et de mes anciennes habitudes !

JULIE.

Et moi, je l'avoue... depuis un an... depuis que vous êtes ici... je m'ennuie beaucoup moins !

ACHILLE.

Oui... vous me l'avez dit ; et c'est pourquoi je supporte bien des choses... Sans ça, et au risque de me faire mettre à la porte, il y a longtemps que l'orgueilleux cousin, malgré sa vertu que je reconnais, aurait déjà reçu... (*Signe de main.*)

JULIE, lui prenant la main.

Oh ! mais ! ça n'arrivera jamais, n'est-ce pas, cousin ?

ACHILLE.

C'est pour vous, au moins, rien que pour vous, ce que j'en ferai, ou plutôt ce que je n'en ferai pas.

JULIE.

Oh ! je vous remercie... vous êtes bon, généreux... toujours le même, du reste ! (*Mouvement d'Achille pour fumer, qu'il réprime.*) Mais fumez donc, je vous en prie.

ACHILLE.

Non, merci ! j'ai le temps !

JULIE.

Vous rappelez-vous il y a huit ans ? j'en avais quinze alors...

ACHILLE.

Et moi vingt-huit...

JULIE.

Quand vous avez quitté la famille pour vous engager dans les lanciers...

ACHILLE.

C'était ici, à cette place...

JULIE.

A cette époque, vous étiez un élégant, un fashionable... le plus brillant jeune homme de la ville !

ACHILLE.

Et sur une ville de six mille âmes, c'est flatteur !

JULIE.

Tenez, je me souviens encore de la couleur de l'habit que vous portiez, le jour de votre départ !

ACHILLE.

Ah ! diable ! vous avez meilleure mémoire que la mère Pi-voine, qui a sans doute oublié mon lait.

JULIE.

Je me souviens aussi qu'on était bien aise, dans la maison, d'être, comme on disait, débarrassé de vous.

ACHILLE.

Oui, j'étais compromettant ; il y avait toujours des plaintes sur mon compte.

JULIE.

Eh bien, moi, je disais que ça passerait ; que vous changeriez ; je vous défendais, quoique vous me parlassiez peu.

ACHILLE.

Je n'osais pas trop, je vous craignais ; j'étais timide.

JULIE, *riant*.

Timide, vous, le plus grand querelleur de la ville !

ACHILLE.

Oui, c'est comme ça ; c'est toujours l'effet que produit sur un mauvais sujet comme moi, une jeune fille honnête comme vous.

JULIE, *riant*.

Ah ! que c'est drôle ! (*Achille réprime un mouvement de fumer.*)
Mais fumez donc, je vous en supplie.

ACHILLE.

Non, merci, j'ai le temps ; d'ailleurs, je suis éteint.

JULIE.

Eh bien, rallume.

ACHILLE.

Ça ne vous fait rien ?

JULIE.

Rien.

ACHILLE.

Si, ça vous fait quelque chose.

JULIE, *allumant une allumette chimique*.

Eh bien, oui, ça me me fait plaisir.

ACHILLE, *à part*.

Quelle charmante femme ça serait !... Ah ! tiens, justement ça me rappelle notre jeune homme, notre amoureux.

JULIE, *lui donnant l'allumette*.

Voilà, monsieur.

ACHILLE, *après avoir allumé sa pipe*.

Et maintenant, cousine, parlons de vous, à votre tour.

JULIE.

De moi ?

ACHILLE,

Il y a une chose à laquelle je pense souvent.

JULIE.

Et à quoi ?

ACHILLE.

A un mari pour vous.

JULIE, *attentive.*

Ah!

ACHILLE.

Voyons, faites-moi vos confidences comme à un oncle, comme à un père.

JULIE, *riant.*

Oh! un père! vous n'avez qu'une douzaine d'années de plus que moi.

ACHILLE.

Eh bien, comme à un petit père. Nous ne songeons donc pas à nous marier?

JULIE.

Mais...

ACHILLE.

Ce cœur n'a donc pas encore parlé?

JULIE, *un peu confuse.*

Mon Dieu, cousin, j'avoue que je ne serais pas éloignée. ..

ACHILLE.

Ah! on a remarqué quelqu'un?

JULIE.

C'est-à-dire...

ACHILLE.

C'est-à-dire, oui?

JULIE, *troublée.*

Je n'ai pas dit...

ACHILLE.

Il n'y a pas de mal, il ne faut pas rougir pour ça.

JULIE.

Mais c'est impossible, je n'y dois pas songer; d'ailleurs je n'ai rien, il n'a rien...

ACHILLE, *souriant.*

Mais enfin, il, monsieur il, a un un état?

JULIE.

Tenez, cousin, ne parlons plus de cela.

ACHILLE.

Au contraire, parlons-en, parce qu'enfin, plus tard, il serait tard... Dites-moi le nom de monsieur il.

JULIE.

Jamais.

ACHILLE.

Et si je le connaissais?

JULIE, *vivement.*

Vous!

ACHILLE.

Moi.

JULIE, *vivement.*

Qui donc?

ACHILLE.

Un certain jeune homme.

JULIE, *désappointée.*

Vous vous trompez, mon ami.

ACHILLE.

Je me trompe si peu, que, tout dédaigné que je suis du cousin Saint-Alban, je lui en parlerai.

JULIE, *vivement.*

Oh! gardez-vous-en bien.

ACHILLE.

Pourquoi donc?

JULIE.

Pourquoi?

ACHILLE.

Oui.

JULIE.

Je vais vous le dire, c'est un secret, un grand secret.

ACHILLE, *déposant sa pipe.*

Un grand secret!

JULIE.

Que je ne confie qu'à vous.

ACHILLE.

Et qu'est-ce que c'est?

JULIE, *mystérieusement.*

Je crois que Saint-Alban m'aime.

ACHILLE.

Ah! bah! lui qui n'a qu'un amour... l'amour le plus bête.... qui n'aime que lui!

JULIE.

Oui; et voilà pourquoi il a repoussé tous les partis qui se sont présentés pour moi...

ACHILLE.

En voilà une surprise!

JULIE.

Il voudrait m'épouser.

ACHILLE.

Il vous l'a dit?

JULIE.

Pas précisément ; mais il me le donne à entendre ; il me questionne, il fait des allusions que je n'ai pas l'air de saisir...

ACHILLE.

Ah ça, mais, voyons, pourquoi ne consentiriez-vous pas?... Car enfin, après tout, quoique sec et hautain, c'est un honnête homme, un philanthrope, à la tête de plusieurs sociétés de bienfaisance, président du comité de secours des réfugiés polonais ; et ensuite, il est riche, très-riche...

JULIE.

Oui, sans doute ; mais il m'inspire une invincible répugnance.

ACHILLE.

Tiens, c'est vrai ! Et puis, vous en aimez un autre !

JULIE.

Si vous saviez les scènes qu'il me fait, quand il se présente un parti et qu'il suppose que je pourrais.... Hier encore, il m'a menacé de me chasser, de m'envoyer gagner mon pain.

ACHILLE, *colère.*

Eh ! ah ! s'il faisait ça, par exemple, je vous recueille, moi ; je vous donne ce pavillon, ma pension, et... je l'assomme !

JULIE, *le calmant.*

Oh ! mon ami !

ACHILLE, *calmé.*

Oui, c'est une bêtise ! Si je l'assommais, il me retirerait pavillon et pension, et me ferait coffrer par mes créanciers.

JULIE.

Du reste, quand il m'a fait une scène, il revient, il se jette à mes pieds, il me demande pardon ; il me dit qu'il se tuera, si je le quitte pour me marier ; et ses amitiés alors me font plus peur que ses menaces.

ACHILLE.

Oui, je comprends ça.

JULIE.

Aujourd'hui, afin de me dédommager de la scène d'hier, il donne un bal, une soirée à mou intention ; il espère toujours se faire comprendre ; mais c'est plus fort que moi ; je ne pourrai jamais l'aimer, jamais ! (*Elle pleure.*) Ah ! mon cousin, je souffre bien, allez ; je suis bien malheureuse !

ACHILLE, *lui prenant le mouchoir des mains et lui essuyant les yeux.*

Allons, voyons, voyons, qu'est ce que ça signifie ? Ne pleurez donc pas !... Est-ce que je pleure ? (*Il est ému et sur le point de s'essuyer les yeux avec le mouchoir de Julie, lorsqu'il se ravise rend le mouchoir et détache une larme avec son doigt.*)

JULIE.

Non; tenez, voyez-vous, Achille, j'en mourrai !

ACHILLE, *emporté.*

Eh ! qu'est-ce que vous dites ? Je vous le défends ! je ferais un mauvais coup, d'abord ; je mettrais tout à feu et à sang !

JULES, *vivement.*

Eh bien ! non, non, je ne mourrai pas ! j'aurai du courage !

ACHILLE, *calmé.*

A la bonne heure, voilà parler, et d'ailleurs, tout espoir n'est pas perdu... je dois voir ici le jeune homme...

JULIE.

Plaît-il ?

ACHILLE.

Et quoiqu'il n'ait pas de fortune, s'il a du cœur, de l'avenir, s'il aime à piocher... eh bien, on enverra promener Saint-Alban et on se mariera.

JULIE.

Mais non, cousin, je vous assure... (*On entend pincer un vieil air de guitare dans le pavillon.*) Tiens, qu'est-ce que c'est ?ACHILLE, *à part, contrarié.*

Et l'autre, Dumoulin, qui va faire le troubadour !

JULIE, *un peu étonnée.*

Il y a quelqu'un chez vous ?

ACHILLE.

Quelqu'un ?

JULIE.

Oui, vous n'entendez pas ?

ACHILLE.

Non.

JULIE.

Écoutez.

ACHILLE.

Ah ! bon, oui, un air de guitare... c'est un accordeur.

JULIE.

Un accordeur de guitare ?

ACHILLE, *très-embarrassé.*

Oui, ma guitare n'est pas d'accord et l'accordeur l'accorde.

JULIE, *très-émue.*

Ah ! mon ami, je vois à votre trouble... Et moi qui n'ai jamais voulu croire, qui vous défendais toujours...

ACHILLE, *à part.*

Allons, bon !

JULIE, *très-émue.*

Je vous laisse, monsieur.

ACHILLE.

Restez. (*Au pavillon.*) L'ami!OSCAR, *de l'intérieur.*

Eh ?

ACHILLE.

Parais !

OSCAR, *paraissant.*

Voici.

ACHILLE,

Salue.

OSCAR, *saluant.*

Voilà,

ACHILLE.

Rentre.

OSCAR.

C'est fait. (*Il rentre.*)

ACHILLE.

Eh bien !

JULIE.

Pardonnez-moi, mon ami ; mais quel est ce...

ACHILLE.

Soyez discrète!... Je vais vous dire...

M^{lle} DE COUTRAS, *dans la coulisse.*

Julie ! Julie ! Julie !

JULIE.

M^{lle} de Coutras me cherche !

ACHILLE.

Pas un mot sur ce que vous venez de voir ! (*Il reprend sa pipe.*)

SCENE VIII.

JULIE, ACHILLE, M^{lle} DE COUTRAS.M^{lle} DE COUTRAS.Julie ! Julie !... Ah ! te voilà ! (*De mauvaise humeur.*) Je m'en doutais... Je te cherche partout... tu me fais courir.

ACHILLE.

Allons, voyons, cousine, ne la grondez pas !

M^{lle} DE COUTRAS, *radoucie.*

Vous me trouvez donc bien méchante ?

ACHILLE, *rebourant sa pipe.*

Vous ?... Non, la douceur même, un agneau...

M^{lle} DE COUTRAS.

Vous me connaissez bien ! je venais pour dire à Julie... vous

ne savez pas, Achille?... vous serez peut-être invité à la soirée de Saint-Alban!

ACHILLE, *stupéfait.*

Moi!

JULIE.

Quel bonheur!

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, c'est moi qui ai eu cette idée, et je lui en parlais, lorsqu'il est survenu quelqu'un...

JULIE, *fâchée.*

De sorte que ce n'est pas sûr?

M^{lle} DE COUTRAS.

C'est égal, j'espère... et si Julie veut venir m'appuyer...

JULIE, *vivement.*

Oh! de grand cœur!...

M^{lle} DE COUTRAS.

Parce qu'enfin, il ne faut pas qu'Achille reste toujours seul... Fumez donc, cousin!

ACHILLE.

Ça ne vous fait rien?

M^{lle} DE COUTRAS.

Non.

ACHILLE.

Si ça vous fait quelque chose? (*Il fume.*)

M^{lle} DE COUTRAS.

Je disais donc à Saint-Alban que maintenant qu'Achille est revenu à la raison...

ACHILLE, *souriant.*

A la maison!

M^{lle} DE COUTRAS.

A la raison!

JULIE, *appuyant.*

Oui, à la raison!

ACHILLE, *souriant.*

Alors, à la maison et à la raison!

M^{lle} DE COUTRAS.

Il faut qu'il se produise peu à peu... qu'il voie le monde... il pourra reconstruire son avenir, trouver des protecteurs, se faire une position...

ACHILLE, *incrédule et hochant la tête.*

Hum! hum!

M^{lle} DE COUTRAS.

Parce qu'enfin il est encore jeune! (*A Julie.*) N'est-ce pas?

JULIE, *très-approbative.*

Certainement !

ACHILLE.

Laissez-moi donc tranquille... je frise les quarante ans...

M^{lle} DE COUTRAS, *à Julie.*

Il ne les paraît pas !

JULIE.

Il en paraît trente !

ACHILLE.

Méfiez-vous de l'apparence... je ne suis plus bon à rien qu'à regretter mon passé.

JULIE.

Il peut se réparer !

ACHILLE.

Non... la maison ne vaut pas la réparation.

M^{lle} DE COUTRAS.

Si fait !

JULIE, *appuyant.*

Si fait !

M^{lle} DE COUTRAS.

Ainsi, c'est convenu... Si Saint-Alban vous invite...

ACHILLE.

Il ne m'invitera pas... Un homme vertueux comme lui ne peut pas recevoir dans ses salons...

M^{lle} DE COUTRAS.

Un parent ?

ACHILLE.

Un mauvais sujet !

JULIE.

Qui a bon cœur !

ACHILLE.

C'est possible... Mais mauvaise tête ! Oh ! quelle tête !

JULIE.

Enfin, répondez... Si nous obtenons, accepterez-vous ?

ACHILLE.

Ma garde-robe n'est pas assez élégante pour...

JULIE.

Et votre uniforme de maréchal des logis-chef de lanciers...

M^{lle} DE COUTRAS.

Qui vous va si bien !

JULIE.

Oh ! très-bien !

ACHILLE, *à part.*

Je ne peux pas laisser Dumoulin tout seul... by Google

JULIE.

Eh bien ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Répondez !

ACHILLE.

Je ne pourrais pas...

JULIE, *vivement*.

Et pourquoi ?

ACHILLE.

Pourquoi ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, pourquoi ?

ACHILLE, *cherchant*.Parce que... (*On entend la guitare de nouveau. A part.*) Et l'autre qui repince !M^{lle} DE COUTRAS, *désignant le pavillon*.

Qu'est-ce que c'est ?

ACHILLE, *bas à Julie*.

Ne dites rien.

M^{lle} DE COUTRAS.

Vous avez quelqu'un chez vous ?

ACHILLE.

Oui... la mère Pivoine.

M^{lle} DE COUTRAS.La mère Pivoine ?... Elle sait donc pincer... (*La mère Pivoine paraît au fond.*)

ACHILLE.

Oui... Elle a été actrice, musicienne... et ça lui fait plaisir.

MÈRE PIVOINE, *entrant avec du lait par la porte verte du fond*..Voilà ton lait, mon brave homme... (*Alfred la suit ; elle lui fait signe de se cacher.*)ACHILLE, *à part*.

Elle arrive bien !

SCENE IX.

ALFRED, *embarrassé, au fond, dans les arbres* ; JULIE, ACHILLE, M^{lle} DE COUTRAS, MÈRE PIVOINE.M^{lle} DE COUTRAS.La mère Pivoine ! (*A Achille.*) Et vous disiez...ACHILLE, *très-embarrassé*.

Oui... il me semblait... Il paraît que ce n'est pas elle...

M^{lle} DE COUTRAS.

Et qui donc ?

ACHILLE, *de même*.Qui donc ? Je ne pourrais pas vous dire au juste... Google

M^{lle} DE COUTRAS, *bas, avec émoi.*

Oh ! Achille ! Achille ! c'est affreux !...

ACHILLE, *bas.*

Quoi ! vous pensez ?...

M^{lle} DE COUTRAS, *bas.*

Je fais plus... j'en suis sûre !

ACHILLE, *à part.*

Allons !... (*Haut, au pavillon.*) L'ami ?

OSCAR, *dans le pavillon.*

Eh ?

ACHILLE.

Parais !

OSCAR, *paraissant.*

Voici !

ACHILLE.

Salue !

OSCAR.

Voilà !

ACHILLE.

Rentre !

OSCAR.

C'est fait ! (*Il disparaît.*)

MÈRE PIVOINE.

Tiens ! le Polonais !

M^{lle} DE COUTRAS.

Un Polonais ?

MÈRE PIVOINE.

Un noble réfugié... de la légion étrangère...

ACHILLE, *à part.*

Ma foi ! (*Haut.*) Eh bien ! oui... et voilà pourquoi il me serait impossible d'assister à la soirée !

JULIE, *avec joie.*

Un réfugié polonais !... Mais, précisément, notre cousin Saint-Alban qui aime tant les Polonais, qui est président du comité de secours...

M^{lle} DE COUTRAS, *joyeuse.*

C'est vrai... nous lui dirons de l'inviter aussi... il ne demandera pas mieux !

JULIE.

Ça augmentera sa réputation de philanthropie étrangère.

M^{lle} DE COUTRAS.

Viens, Julie, viens...

JULIE.

Oui, oui, hâtons-nous !

MÈRE PIVOINE.

Et moi, je vas faire ton ménage, mon brave homme. (*Oscar paraît sur la porte.*)

ENSEMBLE.

AIR :

Heureuse circonstance !

Je pense (*bis*)

Que le jour qui commence

Va par un doux plaisir

Finir !

Les deux dames saluent Oscar qui les salue. Elles sortent par la gauche.

MÈRE PIVOINE, *en entrant dans le pavillon, regardant Oscar.*

O Dieu ! le bel homme ! le bel homme ! (*Elle lui fait la révérence.*)

SCENE X.

ALFRED, *au fond, très-embarrassé*, ACHILLE, OSCAR.ALFRED, *à part.*

Il est avec quelqu'un... j'attendrai qu'il soit seul.

OSCAR.

Ah ça, dis-donc, est-ce que tu me montres au monde comme une bête curieuse ?

ACHILLE.

Dame ! pourquoi aussi pincés-tu de la guitare !

OSCAR.

Je te croyais seul.

ACHILLE.

Te voilà réfugié polonais, à présent !

OSCAR.

Moi ?

ACHILLE.

Oui, et en cette qualité, tu seras peut-être de soirée aujourd'hui.

OSCAR.

Quelle plaisanterie ! puisque je ne peux pas sortir !

ACHILLE.

C'est ici.

OSCAR.

Tu donnes un bal ?

ACHILLE.

Dans mon pavillon ? On n'y danserait pas un quadrille !

OSCAR.

Tu donnes un thé ?

ACHILLE.

Laisse-moi donc tranquille ! Un thé ! je n'ai qu'une tasse !

OSCAR.

Alors...

ACHILLE.

C'est chez mon cousin Saint-Alban...

OSCAR.

Tiens ! est-ce qu'on jouera ?

ACHILLE.

Tu aimes le jeu ?

OSCAR.

De passion !

ACHILLE.

Eh bien ! en attendant, je te propose un piquet.

OSCAR.

Ça me va !

ACHILLE.

Et un petit verre.

OSCAR.

Ça me va ! *(Ils s'asseyent devant la table et prennent un jeu de cartes.)*

ALFRED, à part.

Ma foi ! je vais l'aborder, puisque ce monsieur ne s'en va pas !
(Il s'approche doucement et en hésitant.)

ACHILLE.

Voyons, qui fait.

OSCAR.

C'est moi ! *(Il bat les cartes. Achille verse deux petits verres.)*
Coupe.

ACHILLE, coupant.

Voilà.

OSCAR, donnant les cartes.

Tiens, il y a là quelqu'un !

ACHILLE, se tournant.

Quelqu'un ?

ALFRED.

Pardon, monsieur Dubriand !

ACHILLE.

Ah ! c'est vous, jeune homme ?

ALFRED.

Je vous dérange peut-être ?

ACHILLE

Du tout, je causerai en jouant.

ALFRED.

Vous savez quel motif m'amène ?

Ah ! oui, l'amour !

ACHILLE.

Puis-je parler devant monsieur ?

ALFRED.

ACHILLE.

Oui, c'est un intime, un noble polonais, un réfugié !

OSCAR, *à part.*

Réfugié, c'est vrai, mais pas Polonais !

ACHILLE.

Six cartes.

OSCAR.

Bonnes.

ACHILLE.

Six. (*A Alfred.*) Ainsi, jeune homme, vous aimez ma cousine Julie ?

ALFRED.

Oui, monsieur.

ACHILLE.

Quatrième basse.

OSCAR.

Quinte au valet... quinze !

ALFRED, *timidement.*

J'ai eu l'indiscrétion quelquefois, pour la voir, de grimper sur le mur du jardin.

ACHILLE.

Ah ! vous avez grimpé... (*Bas à Oscar.*) Il paraît que tu n'es pas le seul.

ALFRED.

Et voyant mademoiselle Julie se promener avec vous familièrement, amicalement, je me suis dit : Si M. Dubriand voulait parler en ma faveur !

ACHILLE, *à Oscar.*

Trois dames...

ALFRED.

Alors...

OSCAR.

Trois rois.

ALFRED.

Alors...

ACHILLE.

Va-t'en au diable !

ALFRED, *reculant et prenant pour lui le va-t'en au diable.*
Monsieur...

ACHILLE.

Non, je parle à mon ami!

OSCAR.

Ça me fait dix-huit!

ACHILLE, *jouant.*

Sept.

OSCAR, *comptant.*

Dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux.

ACHILLE, à Alfred.

Et pensez-vous que Julie vous aime?

ALFRED.

Mon Dieu, je ne sais pas trop.

ACHILLE.

Pas trop... ce n'est pas assez.

OSCAR.

Trêfle, vingt-trois; vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept.

ALFRED.

Je crois que oui, cependant.

ACHILLE.

Ah! ah!

OSCAR,

Vingt-huit, cœur.

ACHILLE.

Huit, neuf, dix, la dernière onze.

OSCAR.

Vingt-sept, trente-sept. A toi.

ACHILLE, *mélant les cartes.*

Mais dites-moi, jeune homme, avez-vous les qualités nécessaires pour faire le bonheur de cet ange?... car Julie est un ange.

ALFRED.

Oui, un ange.

ACHILLE.

Vous ne jouez pas au moins?

ALFRED.

Jamais.

ACHILLE.

A la bonne heure. (À Oscar.) Ceupa.

OSCAR.

Voilà.

ACHILLE, *donnant.*

Parce que, voyez-vous, la passion du jeu est une des plus fu-

nestes... je ne dis pas, une partie de temps en temps,] comme moi et mon noble ami.

OSCAR.

Ça ne compte pas, ça.

ACHILLE.

Et vous ne fumez pas non plus, j'espère?

OSCAR.

Non, monsieur Dubriand; je trouve...

ACHILLE.

Très-bien. (*A Oscar.*) Passe-moi ta blague.

OSCAR.

Voici.

ACHILLE.

Le tabac est un stupéfiant qui agit sur le cerveau d'une manière... je ne dis pas une pipe, ça et là, comme moi et le noble polonais.

OSCAR.

Oh ! ça n'est rien, ça.

ACHILLE.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous vous abtenez de liqueurs fortes ?

ALFRED.

Je me les suis toujours interdites.

ACHILLE.

Je vous approuve. (*Trinquant avec Oscar.*) A ta santé.

OSCAR.

A la tienne. (*Ils boivent, et Oscar remplit de nouveau les petits verres.*)

ACHILLE.

Savez-vous, jeune homme, comment Voltaire appelait l'eau de vie ?

ALFRED.

Non.

ACHILLE.

L'eau de mort... je ne dis pas, un petit verre de loin à loin, comme moi et ce brave réfugié. (*Ils reboivent.*)

OSCAR.

Ça ne peut pas faire de mal.

ACHILLE, se levant ainsi qu'Oscar.

Nous reprendrons la partie. (*A Alfred.*) Eh bien, jeune homme je verrai, je m'intéresse...

ALFRED.

Oh ! merci, monsieur Dubriand, et, tenez, aujourd'hui je dois

assister avec le premier clerc à la soirée de monsieur Saint-Alban, et si, avant, vous pouviez parler à mademoiselle Julie, j'aurais peut-être le courage de lui déclarer mes sentiments, en dansant avec elle.

ACHILLE.

Vous dansez avec convenance au moins ?

ALFRED.

Oh ! monsieur.

ACHILLE.

C'est que les clercs de notaire ont une réputation !

OSCAR.

C'est vrai, ils ont cette réputation-là.

ALFRED.

Oh ! moi je danse...

ACHILLE.

Pas quelque chose comme ceci. (*Il fait un pas burlesque.*)

ALFRED.

Oh ! non.

OSCAR.

Ni comme cela. (*Pas burlesque.*)

ALFRED.

Oh ! jamais.

ACHILLE.

C'est bien, ça peut s'arranger, alors.

ALFRED.

Quel bonheur ! (*Oscar se promène en fumant.*)

ACHILLE.

Il y a cependant un inconvénient, un obstacle.

ALFRED.

Un obstacle !

ACHILLE.

Vous n'avez pas de fortune ?

ALFRED.

Non, monsieur.

ACHILLE,

Julie n'en n'a pas non plus, et deux zero, quand ils sont seuls, sans chiffre significatif, ça ne signifie pas grand chose.

ALFRED, avec mystère et bas.

Mademoiselle Julie n'a rien, c'est vrai, mais... Et c'est pour cela aussi que j'aurais désiré vous parler en particulier... Si on savait, elle pourrait peut-être avoir...

ACHILLE.

Expliquez-vous.

ALFRED.
Il y a un secret.

ACHILLE.
Un secret ?

ALFRED.
Que je soupçonne seulement, moi, mais qu'une autre personne ici pourrait vous dire.

ACHILLE.
Ah ! vous pensez...

ALFRED.
Oui, je pense que si... (*On entend Saint-Alban dans la coulisse.*)
Mais j'entends monsieur Saint-Alban et je ne peux pas...

ACHILLE.
Eh bien, à la soirée, si je m'y trouve, vous me direz...

ALFRED.
Oui.

ENSEMBLE.

AIR : *Chevalier du Guet.*

En attendant,
Soyez prudent !
Ne dites rien,
Tout ira bien.

Alfred se retire et sort par le fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINT-ALBAN, JULIE, M^{lle} CÔUTRAS, LA MÈRE
PIVOINE *sur la porte du pavillon, brochant un habit.*

SAINT-ALBAN.

Achille, ces dames veulent absolument vous avoir à leur soirée et j'y souscris.

ACHILLE, *à part, blessé.*
Il y souscrit !

JULIE, *bas à Achille.*
Voyons, de la douceur, cousin.

SAINT-ALBAN.

Ces dames m'ont dit aussi que vous aviez reçu la visite d'un noble polonais.

ACHILLE, *bas à Oscar.*
Salut en polonais. (*Oscar salue.*)

SAINT-ALBAN.

J'aime beaucoup les nobles polonais, les réfugiés, et j'invite monsieur.

OSCAR.

Monsieur, je vous remercie... au nom de la Pologne.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ça fera du bruit, ça me popularisera.

OSCAR.

Malheureusement, je ne suis pas habillé.

ACHILLE, *bss.*

Qu'est-ce que tu dis?

OSCAR.

Je n'ai pas ici mes bagages.

ACHILLE, *à part.*

Ça n'est pas lourd, tes bagages.

OSCAR.

J'ai laissé ma malle à l'hôtel.

ACHILLE.

La mère Pivoine ira la chercher.

JULIE.

C'est cela.

M^{lle} DE COUTRAS.

A propos, madame Pivoine, nous aurons beaucoup de monde ce soir, vous viendrez aider à nos gens.

MÈRE PIVOINE, *s'avancant.*Oui, madame. (*A part.*) Ses gens!M^{lle} DE COUTRAS.

Mettez-vous convenablement et veillez sur vous.

MÈRE PIVOINE, *un peu piquée.*

Comment, madame!

ACHILLE.

Oui, soyez sobre.

M^{lle} DE COUTRAS.

Mais, avant tout, allez prendre la malle du noble Polonais.

MÈRE PIVOINE.

J'y vas... Sous quel nom?

ACHILLE, *à part.*

Ah! diable...

OSCAR, *à part.*

Ah! fichtre...

ENSEMBLE.

ACHILLE.

Camchatsky.

OSCAR.

Krakinsky.

MÈRE PIVOINE.

Vous dites?

ACHILLE.

Rikinsky.

MÈRE PIVOINE.

Bien.

SAINT-ALBAN.

Le comte Rikinsky ?

ACHILLE.

Oui, c'est un comte... (*A part.*) Un conte bleu !

SAINT-ALBAN.

Eh bien, messieurs, c'est convenu.

JULIE, *bas à Achille.*

Oh ! je suis heureuse !

ACHILLE, *bas, faisant allusion à Alfred.*

Oui, on y sera.

MÈRE PIVOINE.

Je vas d'abord chercher la malle.

ACHILLE, *bas à la mère Pivoine.*

Ne demandez pas Rikinsky, mais Dumoulin.

MÈRE PIVOINE, *bas.*

Dumoulin sky ?

ACHILLE, *bas.*

Dumoulin sans sky !

OSCAR, *bas.*

Oui, sans sky.

MÈRE PIVOINE, *bas.*

Oh ! que c'est long ! Dumoulin sans sky !

ACHILLE, *bas.*

Dumoulin tout court.

SAINT-ALBAN.

A ce soir donc !

TOUS.

A ce soir !

ENSEMBLE.

AIR.

Allons, (*bis*) messieurs, au revoir !

A bientôt la fête !

On s'amusera, ce soir.

Oui, j'en ai l'espoir !

ACTE II.

Petit salon, — Trois portes ouvertes au fond, laissant voir une belle salle éclairée d'un grand lustre. — Porte à droite et à gauche. — Psyché à droite. — Table à gauche. — Chaises, fauteuils. — Au lever du rideau, on entend la musique douce d'une contredanse, et on voit, au fond, des danseurs et des danseuses.

SCÈNE I.

ACHILLE, OSCAR. (*Achille porte l'uniforme de maréchal des logis chef de lanciers; Oscar, celui de chasseurs d'Afrique, même grade.*)

ACHILLE, *s'éventant avec un éventail.*

Ouf ! quelle chaleur !

OSCAR, *s'éventant avec son mouchoir.*

Et ne pas pouvoir mettre la main sur un rafraîchissement !

ACHILLE.

Oui, sur un verre de punch. On se les arrache ; il n'y a pas assez de monde pour servir.

OSCAR.

C'est une soirée magnifique !

ACHILLE.

Ou tu as fait de l'effet. Tout le monde avait les yeux sur toi, quand Saint-Alban a présenté au maire, au sous-préfet, au procureur de la République, l'intéressant réfugié, le noble Polonais, le comte Rikinsky.

OSCAR.

J'ai eu bien du mal à ne pas rire.

ACHILLE.

Et moi donc ! C'est une représentation au bénéfice de Saint-Alban. Il t'a exploité au profit de sa réputation de philanthrope.

OSCAR.

Il me devrait bien quelques verres de punch pour ça.

ACHILLE.

L'essentiel est qu'il reste dans son erreur : car si on venait à savoir que le noble réfugié polonais, comte de Rikinsky, est tout bonnement le roturier Anatole-Oscar Dumoulin, ancien mauvais sujet ruiné, réfugié de fabrique française, ayant son débouché en Belgique...

OSCAR.

Quelle mystification pour ton cousin ! Il deviendrait la fable de la ville.

ACHILLE.

Et il te flanquerait à la porte.

OSCAR.

Et toi aussi, en te retirant ta pension alimentaire.

ACHILLE.

C'est vrai, et ça me contrarierait, à la veille de découvrir un secret qui peut faire le bonheur de Julie. J'attends ici le petit clerc. Ainsi, mon ami, prends garde de te trahir; évite surtout ce colonel en retraite qui a fait toutes les guerres de Pologne, et qui, pour l'être agréable, s'est mis à te parler polonais.

OSCAR.

Oui, j'ai filé bien vite, par exemple!

ACHILLE.

Il te faut toujours filer comme ça... Mais ce petit clerc qui n'arrive pas!... *(Il va au fond.)*

OSCAR.

Et les rafraîchissements qui ne passent pas!... *(Il remonte.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, MÈRE PIVOINE, convenablement vêtue et portant un plateau chargé de verres de punch.

MÈRE PIVOINE, sortant de la gauche.

Chipie, va! bégueule, va! me parler comme ça devant le monde! Je crois que je vais me trouver mal! *(Elle prend un verre qu'elle vide.)*

ACHILLE.

La mère Pivoine!

OSCAR.

C'est une Providence!

MÈRE PIVOINE.

Eh bien, on la traite joliment la Providence! on la bourre, on la bouscule la Providence! *(Achille et Oscar prennent un verre.)*

ACHILLE.

Qu'est-ce que vous avez donc, mère Pivoine?

MÈRE PIVOINE.

Imagine-toi, mon brave homme, que j'étais à l'office, entendant crier partout dans les salons: Ici les gâteaux! Ici le punch! Ici les glacés! Il aurait fallu le double de gens de service. Pour lors, par excès de zèle, je prends ce plateau; j'entre dans les salons, bien couverte, comme tu vois; je distribue ma marchandise... Quand tout à coup mademoiselle de Coutras... *(A Oscar.)*

Elle s'appelle mademoiselle de Coutras comme vous vous appelez Rikinsky, farceur que vous êtes ; mais je ne dirai rien. (*Elle lui donne des coups de coude.*)

ACHILLE.

Bref !

MÈRE PIVOINE.

Bref, elle arrive et me fiche un savon devant tout le monde. Et cependant je faisais plaisir à la société ; on riait en me voyant. Elle me traite de sotte, de mal apprise, et m'ordonne de rentrer à l'office. Moi, je suis sensible, susceptible... J'ai failli me trouver mal ; j'en ai encore les nerfs malades... (*Prenant un verre et trinquant avec Achille et Oscar.*) A votre santé ! (*Alfred paraît au fond.*)

ACHILLE, à part.

Alfred ! (*A mère Pivoine.*) Et bien, rentrez à l'office. (*A Oscar, bas.*) Et toi, laisse-moi.

MÈRE PIVOINE.

Et dire que si je voulais parler !

ACHILLE, la renvoyant.

C'est bon ! c'est bon ! (*Oscar sort par le fond à droite. La mère Pivoine par la droite latérale, en buvant un verre de punch. — La contredanse cesse et les cavaliers disparaissent en reconduisant leurs dames.*)

SCÈNE XII.

ALFRED, ACHILLE.

ACHILLE.

Je vous attendais avec impatience. Qu'avez-vous à me dire ? Quel est ce secret qui intéresse ma cousine Julie ?

ALFRED.

Personne ne peut nous entendre ?

ACHILLE.

Non ; d'ailleurs, parlez bas. (*Il l'attire à l'extrémité gauche de la scène.*)

ALFRED.

Vous savez que je suis second clerc dans l'étude de feu monsieur Richard, laquelle est dirigée depuis six mois, et en attendant le nouveau titulaire, par le premier clerc monsieur Duclos ?

ACHILLE.

Un jeune homme, grand, maigre, sec et jaune, qui est ici, au bal ?

ALFRED.

Oui.

ACHILLE.

Eh bien ?

ALFRED.

Un soir, je me trouvais à l'étude, dans une pièce voisine du cabinet de monsieur Duclos; j'y étais resté au delà de l'heure ordinaire pour un travail en retard. Monsieur Duclos me croyait parti. Il y avait avec lui un monsieur et une dame.

ACHILLE.

Ensuite.

ALFRED.

Voici ce que j'ai entendu, sans le vouloir au moins, sans écouter!

ACHILLE.

Oui, oui, on n'écoute jamais, mais on entend toujours. Après.

ALFRED.

C'était des choses embrouillées, décousues.

ACHILLE.

Il s'en dit beaucoup comme ça dans les études de notaire. Enfin...

ALFRED.

La dame disait : « C'est une indignité, une infamie ! »

ACHILLE.

A propos de quoi disait-elle cela ?

ALFRED.

Je n'avais pas entendu ce qui précédait.

ACHILLE.

Continuez.

ALFRED.

Le monsieur et le premier clerc répondaient : « Du tout, du tout; car cet homme n'avait plus la tête à lui. »

ACHILLE.

Quel homme ?

ALFRED.

Je ne sais pas.

ACHILLE.

Poursuivez.

ALFRED.

Alors la dame s'emportait de nouveau, menaçait, disait qu'elle parlerait...

ACHILLE.

De quoi ?

ALFRED.

Je l'ignore.

ACHILLE, à part.

S'il est toujours aussi clair que ça!

ALFRED.

Le monsieur répliquait : « Vous vous trompez, vous êtes dans l'erreur ; mais si vous parlez, si vous faites un éclat, d'abord Julie n'y gagnera rien. »

ACHILLE, *très-attentif.*

Julie ?

ALFRED, *continuant.*

« Et quant à vous, je révélerai l'existence de certaines lettres ; je les publierai, et votre réputation y périra. »

ACHILLE.

Quelles lettres ?

ALFRED.

Je ne pourrais pas vous dire.

ACHILLE.

Bien ! (*A part.*) C'est un logogriphe qu'il me raconte.

ALFRED.

La dame, alors, se calmait... du moins concentrait sa colère, disait qu'elle ne parlerait pas... mais elle pleurait, elle s'écriait : Pauvre Julie ! pauvre Julie !

ACHILLE.

Voilà tout ?

ALFRED.

Voilà tout... Je regrette de n'en pas savoir davantage...

ACHILLE.

Moi aussi.

ALFRED.

Mais si vous voulez...

ACHILLE.

Et quel était ce monsieur ?

ALFRED.

Ce monsieur ?

ACHILLE.

Oui...

ALFRED.

Monsieur Saint-Alban !

ACHILLE.

Saint-Alban !

M^{lle} DE COUTRAS, *dans la coulisse.*

J'y vais, cousin, j'y vais !

ACHILLE.

Et la dame ?

ALFRED.

La dame ? (*M^{lle} de Coutras paraît. Bas, la désignant.*) La voici !

ACHILLE, *à part.*

Mademoiselle de Coutras !

ALFRED, *bas.*

Elle pourra tout vous apprendre... Mais ne dites pas que c'est moi qui...

ACHILLE, *bas.*

Oui, oui, c'est bien, allez ! (*Alfred sort par le fond, à gauche.*)

SCÈNE IV.

ACHILLE, M^{lle} DE COUTRAS.

M^{lle} DE COUTRAS.

Vous voilà, mon bon Achille ? Vous ne restez pas au bal ? vous m'avez promis de danser avec moi !

ACHILLE.

Je ne m'en dédis pas... mais avant...

M^{lle} DE COUTRAS.

Je vais prendre un jeu d'échecs dans le cabinet de Saint-Alban pour le sous-préfet et le procureur de la République, et je suis à vous.

ACHILLE.

Je voudrais vous parler, cousine... Etes-vous pressée ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Du tout; d'ailleurs ces messieurs attendront !

ACHILLE.

C'est ça !

M^{lle} DE COUTRAS.

Qu'avez-vous à me dire ? que votre pension n'est pas assez forte ou que votre pavillon n'est pas assez bien meublé ? Parlez, et à l'insu de Saint-Alban... car vous ne savez pas quel intérêt je vous... nous vous portons, Julie et moi !

ACHILLE.

Vous êtes bien bonne... mais...

M^{lle} DE COUTRAS.

Depuis que vous avez rompu avec le passé, j'ai... nous avons, Julie et moi, grande confiance en vous pour l'avenir...

ACHILLE.

J'ai votre confiance?... Eh bien, je vous en demande une preuve.

M^{lle} DE COUTRAS, *empresée.*

Qu'est-ce que c'est ?

ACHILLE.

Tenez, je vais droit au but... Il y a un secret, un secret important que vous connaissez, et qui intéresse notre cousine Julie.

M^{lle} DE COUTRAS, *très-étonnée.*

Qui a pu vous apprendre ?

ACHILLE, *souriant.*

Mon petit doigt.

M^{lle} DE COUTRAS.

Oh !

ACHILLE.

C'est une manière de vous dire qu'il est inutile de me le demander.

M^{lle} DE COUTRAS, *avec mystère et à voix basse.*

Eh bien ! oui, c'est vrai, je connais ce secret.

ACHILLE.

Voulez-vous me le communiquer ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Impossible !

ACHILLE.

Pourquoi ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Parce que cette révélation me serait funeste.

ACHILLE.

Funeste ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Elle me susciterait un implacable ennemi... Et comment une femme seule, sans protecteur légitime, pourrait-elle se défendre contre...

ACHILLE.

Ne suis-je pas là ?...

M^{lle} DE COUTRAS.

Ah ! si j'étais mariée !...

ACHILLE.

Ne suis-je pas votre cousin ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Ce n'est pas un titre...

ACHILLE.

Ainsi, ce secret, vous ne voulez pas...

M^{lle} DE COUTRAS.

Je ne pourrais le dire qu'à un mari...

ACHILLE, *à part.*

Elle veut l'emporter avec elle !

M^{lle} DE COUTRAS.

C'est une chose terrible ! Si vous saviez...

ACHILLE.

Et il paraît que ce secret, confié à un homme...

M^{lle} DE COUTRAS, *appuyant.*

A un mari !

ACHILLE.

Oui, à un mari, c'est entendu !

M^{lle} DE COUTRAS.

Qui n'aurait pas peur et qui aurait le droit de me défendre...

ACHILLE.

Il paraît que ce secret révélé ferait le bonheur de Julie ?

M^{lle} DE COUTRAS, *appuyant*.

Lui donnerait une fortune considérable !

ACHILLE.

Ah ! quel dommage que je sois si peu répandu et si mal noté !
je vous aurais cherché un mari !M^{lle} DE COUTRAS.

Vous êtes si bon !

ACHILLE.

Mais un paria comme moi qui ne sort jamais, qui ne voit personne... Après ça, vous voudriez peut-être de la richesse ?

M^{lle} DE COUTRAS.

J'en ai pour deux.

ACHILLE.

De la sagesse ?

M^{lle} DE COUTRAS.J'en ai pour... (*Se retenant.*)

ACHILLE.

Pour deux aussi. (*A part.*) Quoique la mère Pivoine prétende... (*Haut.*) De la jeunesse ?M^{lle} DE COUTRAS.J'en ai... (*Se retenant.*)ACHILLE, *à part.*

Pour deux et au delà.

M^{lle} DE COUTRAS.

Je ne suis pas moi-même assez jeune pour être difficile sur ce point.

ACHILLE.

Ainsi, vous ne demanderiez à un mari, ni titre de richesse, ni certificat de sagesse, ni privilège de jeunesse ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Non.

ACHILLE.

Eh bien, mais ça doit se trouver, ça ; c'est à la portée de bien du monde, et si vous vouliez vous donnez la peine...

M^{lle} DE COUTRAS.

Oh ! mon ami, qu'est-ce que vous dites là ? Est-ce qu'une emme peut...

ACHILLE.

Oh ! tiens, c'est vrai, qu'est-ce que je dis là ! c'est impossible ! autant vous conseiller les Petites-Affiches : « Mademoiselle de Coutras fait savoir au public que s'il existe un homme mûr, sans le sou... »

M^{lle} DE COUTRAS.

Oh ! oh !

ACHILLE.

C'est clair, ça ne se peut pas... Oh ! que je regrette donc d'être si isolé, si mal famé, si peu posé !

M^{lle} DE COUTRAS, à part.

Il ne me comprend pas.

ACHILLE.

Je vous aurais trouvé ça, et alors Julie, de son côté, aurait pu être heureuse et se marier selon son cœur.

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui ; ainsi, mon ami, si vous vous intéressez à Julie...

ACHILLE.

Si je m'y intéresse ! comme à ma fille, comme à ma sœur.

M^{lle} DE COUTRAS, souriant et le regardant.

Eh bien, cherchez-moi, trouvez-moi un mari.

ACHILLE.

Je ne connais personne.

M^{lle} DE COUTRAS.

Je le recevrai volontiers de votre main.

OSCAR, paraît au fond en criant.

Je suis sauvé. (*Il mange un sorbet, en regardant au fond avec méfiance.*)

ACHILLE, à part.

Oscar ! tiens ! quelle idée !

M^{lle} DE COUTRAS, bas à Achille.

Le sous-préfet et le procureur de la république doivent s'implanter... je vous laisse, pensez à ce que je viens de vous dire, si vous tenez au bonheur de Julie.

ACHILLE, bas.

Mais, j'y songe, parbleu ! du moment que vous êtes si facile et que vous recevriez de ma main...

M^{lle} DE COUTRAS, bas.

Oui.

ACHILLE, bas.

Je crois que j'ai votre affaire.

M^{lle} DE COUTRAS, *bas*

Eh bien, nous en reparlons. (*A part.*) Enfin, il m'a comprise.

ENSEMBLE.

AIR :

ACHILLE et M^{lle} DE COUTRAS.Au revoir! (*bis.*)

Je vous quitte

Vite,

Au revoir! (*bis.*)*A part.* Je conserve un doux espoir.OSCAR, *au fond.*Tout ce soir (*bis*)

J'évite

Sa poursuite :

Tout ce soir (*bis.*)

Il me fait grand'peur à voir.

M^{lle} de Coutras *entre à gauche latéralement.*

SCÈNE V.

ACHILLE, OSCAR.

ACHILLE, *à part.*

Oui, c'est une excellente idée, et si elle réussit je saurai par Oscar le secret qui intéresse cette bonne Julie. (*Haut.*) Eh bien! qu'est-ce que tu fais là-bas ?

OSCAR, *descendant.*

Je regarde si le colonel... Il m'avait rempoigné et redimanchait à me parler polonais; je me suis lancé sur un plateau qui passait et j'ai pu m'échapper.

ACHILLE, *le faisant tourner.*

Voyons, dépose ta coquille, et que je t'examine.

OSCAR.

Que signifie...

ACHILLE.

Marche un petit peu maintenant.

OSCAR, *après avoir marché.*

Ah ça, qu'est-ce que tu as à me faire faire l'exercice, comme à un cheval en vente, un jour de marché!

ACHILLE.

Précisément, je suis chargé d'une commission... Et il faut... Je suis content: tu es encore bien conservé.

OSCAR, *étonné.*

Sans doute, et toi aussi.

ACHILLE,

Oui, moi aussi. Quel âge as-tu, Oscar?

OSCAR.

Quel âge ? Un pied dans 39 et l'autre dans 40.

ACHILLE.

Bien. Et ta fortune ?

OSCAR.

Comment ma fortune ? je n'ai que des dettes.

ACHILLE.

Et combien ?

OSCAR.

6000 francs.

ACHILLE.

Rien que ça ? tu es à ton aise.

OSCAR.

A mon aise ?

ACHILLE.

Oui, mais avec cela as-tu d'autres espérances ?

OSCAR.

Je n'ai que des parents ruinés.

ACHILLE.

Il paraît que vous avez tous le même caractère dans la famille.

OSCAR.

C'est vrai.

ACHILLE.

Nous disons donc : quarante ans, 6000 francs de dettes et pas d'espérances ?

OSCAR.

Oui.

ACHILLE.

Eh bien ! comment ne songes-tu pas à tirer parti de tout ça pour te marier, pour faire le bonheur d'une femme ?

OSCAR.

Tu plaisantes ?

ACHILLE.

Du tout, je te parle sérieusement, et il faut me répondre de même : Oscar, veux-tu te marier ?

OSCAR.

A te parler franchement, depuis quelques années, cette vie errante, incertaine, me fatigue, me pèse, et je me dis souvent : Oscar, si tu rencontrais une femme d'un certain âge, d'un caractère passable, avec un peu de bien, qui te fit l'honneur de vouloir de toi, te sentirais-tu capable de faire son bonheur?..

ACHILLE.

Et tu te réponds ?

OSCAR, *résolument.*

Oui, car j'étais né pour le mariage, et si je n'avais pas perdu, il y a vingt ans, celle que j'ai tant aimée...

ACHILLE.

Eh bien, mon ami, j'ai ton affaire !

OSCAR.

Allons donc !

ACHILLE.

Oui, une demoiselle qui...

OSCAR.

Non, je ne voudrais pas d'une jeune fille...

ACHILLE.

Mais je ne t'ai pas dit une jeune fille, je t'ai dit une demoiselle.

OSCAR.

Quel âge ?

ACHILLE.

Comme toi, je crois... un pied dans trente-neuf, et l'autre dans cinq.... dans quarante.

OSCAR.

Fichtre !

ACHILLE.

Ça te fait peur ?

OSCAR.

C'est que... une demoiselle de quarante ans, c'est un peu suspect!...

ACHILLE.

Tu trouves peut-être que ça ressemble à une veuve ?

OSCAR.

Oui.

ACHILLE.

Rassure-toi : je t'en réponds.

OSCAR.

Tu conçois, je ne voudrais pas, en passant sur certaines choses, avoir l'air de ne faire qu'un mariage de calcul... non, non.

ACHILLE.

Tranquillise-toi.

OSCAR.

Je n'ai pas un sou, mais j'ai de la dignité !

ACHILLE.

Il faut bien que tu aies quelque chose.

- Ainsi...
OSCAR.
- Je te garantis la vertu de ta future.
ACHILLE.
- Vraiment?
OSCAR.
- C'est ma parente.
ACHILLE.
- Ah ! bah !
OSCAR.
- Oui.
ACHILLE.
- Et qui donc ?
OSCAR.
- M^{lle} de Coutras.
ACHILLE.
- Fichtre !
OSCAR.
- Eh bien !
ACHILLE.
- Elle n'est pas jeune, en effet, et puis il me semble que je lui
ai vu un petit chien ?
OSCAR.
- Après ?
ACHILLE.
- Et une tabatière.
OSCAR.
- Après?...
ACHILLE.
- Après, après, c'est désagréable !
OSCAR.
- Laisse-moi donc ! un tout petit chien de rien du tout, et une
tabatière qui n'a tient qu'un sou de tabac.
ACHILLE.
- C'est fâcheux, tu as beau dire, et je t'avoue...
OSCAR.
- Ah ça, voyons, parce que tu as quarante ans, des dettes et
pas d'espérance, vas-tu faire le difficile ?
ACHILLE.
- Non, je n'ai pas le droit ; mais enfin, une femme qui a des tics.
OSCAR.
- Eh bien, ça te va joliment de t'en plaindre ! Si elle a le tic du

petit chien, tu as le tic du petit verre ; si elle a le tic de la tabatière, tu as le tic de la pipe... vous serez tic à tic.

OSCAR.

Au fait, oui, tu as raison. Eh bien, ma foi...

ACHILLE.

Ça te va-t-il ?

OSCAR.

Ça me va.

ACHILLE.

Tiens, justement, je l'entends, la voici.

OSCAR.

Ah diable !

ACHILLE.

Essaie, parle, déclare-toi, Dis que tu viens de ma part.

OSCAR, un peu décontenancé,

Tu me laisses ?

ACHILLE.

Eh bien, non je reste, je suis là. Courage. (*Il entre à droite, et laisse la porte entr'ouverte. On le voit.*)

SCÈNE VI.

M^{lle} DE COUTRAS, portant un jeu d'échecs, OSCAR, ACHILLE, derrière la porte entrebâillée.

M^{lle} DE COUTRAS, à part.

Le Polonais !

OSCAR, embarrassé, salueant.

Mademoiselle...

M^{lle} DE COUTRAS.

Vous désertez le bal, monsieur Rikinsky !

ACHILLE, à part.

Rikinsky ! c'est un embarras.

OSCAR.

Mon âge préfère des plaisirs plus calmes.

M^{lle} DE COUTRAS.

Eh bien, si vous voulez voir les deux plus forts joueurs d'échecs du département, venez, et...

ACHILLE, s'avançant jusqu'à derrière la psyché, bas à Oscar.

Retiens-la, demande audience.

OSCAR.

Pardon, mademoiselle, je voudrais...

M^{lle} DE COUTRAS.

C'est que le sous-préfet et le procureur de la République m'attendent. Permettez donc... (*Elle remonte.*)

OSCAR,

Je suis chargé par mon ami Achille...

M^{lle} DE COUTRAS, s'arrêtant à ce nom et redescendant.
Achille!

OSCAR.

Il a eu l'idée... enfin, il désire que je vous parle de sa part.

ACHILLE, à part.

Le voilà lancé,

M^{lle} DE COUTRAS, à part.

Je comprends... il n'a pas osé lui-même...

OSCAR, toujours embarrassé.

Peut-être s'abuse-t-il sur la possibilité... Bref! mademoiselle, je vous demande en son nom quelques minutes d'entretien.

M^{lle} DE COUTRAS, vivement.Je suis à vous, monsieur Rikinsky! (*Elle va déposer le jeu d'échecs sur une table.*)

OSCAR, bas, à Achille.

Dis donc: Rikinsky!

ACHILLE.

Oui, [c'est fâcheux! Enfin, si ça marche, tu la détromperas.

M^{lle} DE COUTRAS.

Me voilà, monsieur, toute prête à vous entendre.

OSCAR, embarrassé, à part.

Je ne sais par où commencer...

M^{lle} DE COUTRAS.

Il paraît donc que ce bon, cet excellent Achille...

OSCAR, embarrassé.

Il arrive un âge, mademoiselle, où le cœur, sans avoir perdu d'ailleurs toute sa... toutes ses... toute son...

ACHILLE, bas.

Son élasticité!

OSCAR, vivement.

Son élasticité, a besoin de joies modérées, douces, intérieures...

ACHILLE, à part.

Il fait sa préface!

M^{lle} DE COUTRAS.

Ce que vous dites là, monsieur, est très-juste... Et puis, les projets raisonnables de l'âge mûr sont plus réalisables que les rêves téméraires de la jeunesse.

OSCAR.

Sans doute... parce que d'abord, et en général dans la jeunesse, on ne dépend pas de soi... on n'est pas son maître...

M^{lle} DE COUTRAS, *soupirant.*

Oh! c'est bien vrai, ce que vous dites là! (*Elle se détourne pour soupirer encore.*)

OSCAR, *bas, à Achille.*

Dis-donc, elle soupire... elle a l'air d'avoir aimé.

ACHILLE, *bas.*

Ce n'est qu'un air.

M^{lle} DE COUTRAS, *qui s'est remise..*

Enfin, qu'avez-vous à me dire, monsieur Rikinsky?

ACHILLE, *bas.*

Va droit au but!

OSCAR, *s'évertuant.*

Il est une personne, mademoiselle, qui... c'est peut-être une témérité, une...

ACHILLE, *bas.*

Tu fais des longueurs...

OSCAR, *s'évertuant.*

Enfin, cette personne...

M^{lle} DE COUTRAS.

Eh bien?

OSCAR.

Voudrait... désirerait...

ACHILLE, *bas.*

Je vais te souffler.

M^{lle} DE COUTRAS.

Désirerait?

ACHILLE, *bas, soufflant.*

Libre comme vous...

OSCAR, *répétant.*

Libre comme vous...

M^{lle} DE COUTRAS, *à part.*

C'est Achille!

ACHILLE, *bas.*

A peu près de votre âge...

OSCAR.

A peu près de votre âge...

M^{lle} DE COUTRAS, *à part.*

C'est cela...

ACHILLE, *bas.*

Du reste, sans fortune...

OSCAR.

Du reste, sans fortune...

M^{lle} DE COUTRAS, *à part.*

C'est bien cela...

Mais ayant...

ACHILLE, *bas.*

Mais ayant des dettes...

OSCAR, *l'interrompant.*

Des qualités.

ACHILLE, *bas, continuant.*

Des qualités aussi...

OSCAR, *vivement.*

Cela se compense.

M^{lle} DE COUTRAS.

Mon Dieu ! oui...

ACHILLE, *bas.*

Mon Dieu ! oui...

OSCAR.

M^{lle} DE COUTRAS, *confirmant.*

Mon Dieu ! oui... Et puis, quand la fortune est d'un côté, est-il nécessaire qu'elle soit de l'autre ?

ACHILLE, *bas.*

Mon Dieu ! non...

OSCAR.

Mon Dieu ! non.

M^{lle} DE COUTRAS, *confirmant.*

Mon Dieu ! non...

OSCAR.

Ainsi, mademoiselle, je puis. (*Saint-Alban paraît et dit :*)

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce jeu d'échecs n'arrive pas !

SCENE VII.

SAINT-ALBAN, M^{lle} DE COUTRAS, OSCAR, ACHILLE.

ACHILLE, *à part, en voyant entrer Saint-Alban.*

Saint-Alban !

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, vous pouvez tout dire, monsieur Rikinsky !

OSCAR.

Je vous dirai d'abord, c'est mon devoir, que je ne m'appelle pas Rikinsky.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Eh ?

ACHILLE, *à part, contrarié.*

Et l'autre qui entend !...

M^{lle} DE COUTRAS, *étonnée.*

Quoi ?

OSCAR.

Je ne suis pas Polonais !

ACHILLE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

SAINT-ALBAN, *à part, indigné.*

Il n'est pas Polonais !

ACHILLE, *bas.*

Tais-toi !

OSCAR, *répétant machinalement à M^{lle} de Coutras.*

Tais-toi !

M^{lle} DE COUTRAS, *étonnée.*

Platt-il ?

ACHILLE, *bas.*

Non, ce n'est pas ça !

OSCAR, *à M^{lle} de Coutras.*

Non, ce n'est pas ça... Je disais bien... Je ne suis pas Polonais...

ACHILLE, *à lui-même, gagnant le fond.*

Va-t'en au diable !

OSCAR.

Va-t'en au diable ! La vérité avant tout.

SAINT-ALBAN, *se révoltant furieux.*

Comment, monsieur, vous n'étiez pas Polonais ?

OSCAR.

Je l'avoue.

ACHILLE, *feignant d'arriver du fond.*

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

M^{lle} DE COUTRAS, *lui souriant.*

C'est vous, Achille.

SAINT-ALBAN, *colère.*

Vous voilà, monsieur ?

ACHILLE.

Oui, j'arrive.

SAINT-ALBAN.

Votre ami n'est pas Polonais, monsieur !

ACHILLE.

Vous pensez !

SAINT-ALBAN, *à Oscar.*

Et vous m'avez laissé vous présenter avec cérémonie au maire, au sous-préfet, au procureur de la République, à toutes les notabilités !

ACHILLE.

Oui, mais enfin, il ne vous l'avait pas demandé.

SAINT-ALBAN, à *Achille*.

Et c'est vous, monsieur, qui avez introduit chez moi un aventurier.

ACHILLE.

Un voyageur, cousin.

SAINT-ALBAN, à *Oscar*.

Sortez de chez moi, monsieur !

ACHILLE, à *part*.

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, à *Achille*.

Quant à vous, j'ai à vous parler, à vous demander compte...

M^{lle} DE COUTRAS, éas à *Achille*:

Ne craignez rien, je sais tout.

ACHILLE, ne comprenant pas.

Vous savez... (M^{lle} de Coutras lui fait un signe mystérieux et coquet.)

SAINT-ALBAN, à *Oscar*.

Mais sortez donc, monsieur !

ACHILLE, bas à *Oscar*.

Ne t'éloigne pas, nous partirons peut-être ensemble.

SAINT-ALBAN, au comble de la colère, à *Oscar*.

Encore une fois, monsieur !...

ENSEMBLE.

AIR :

SAINT-ALBAN.

Ah ! quel trait abominable !
J'en suis sûr, dans quelques jours,
Je vais devenir la fable
De la ville et des faubourgs.

M^{lle} DE COUTRAS, ACHILLE, OSCAR.

Sa colère est excusable,
Car avant qu'il soit deux jours,
Il va devenir la fable
De la ville et des faubourgs.

RÉPRISE DU CHOEUR.

Saint-Alban, après l'ensemble, remonte, pour reconduire M^{lle} de Coutras qui reste un peu de temps avec lui, le calmant du geste.

SCÈNE VIII.

ACHILLE, SAINT-ALBAN.

ACHILLE, tandis que *Saint-Alban* est au fond.

. Après cette algarade, le mariage d'Oscar avec mademoiselle

de Coutras est manqué... Plus moyen de savoir par là le secret qui intéresse Julie... Je veux pourtant qu'elle se marie, cette pauvre Julie, et qu'elle ait une dot... Ma foi, pour en finir, je suis résolu, s'il le faut, à rompre la glace!

SAINT-ALBAN, *redescendant.*

Monsieur, je veux décidément avoir avec vous une explication sérieuse et définitive. Et d'abord, quel est cet homme?

ACHILLE.

C'est un ancien ami, je ne l'attendais pas... il m'est tombé des nues...

SAINT-ALBAN.

Mais il est Français, monsieur!

ACHILLE.

Vous l'êtes bien, vous et moi aussi.

SAINT-ALBAN

Il n'est pas réfugié.

ACHILLE.

Si fait: il cherchait un refuge en Belgique.

SAINT-ALBAN.

Mais enfin, il n'est pas Polonais.

ACHILLE.

Est-ce que vous l'êtes, vous? Est-ce que je le suis? Est-ce que tout le monde peut être Polonais?

SAINT-ALBAN

Vous avez, je crois, le front de plaisanter! Du reste je prévoyais que nous aurions à nous repentir de l'honneur que nous vous faisons de vous inviter à notre soirée.

ACHILLE, *se montant.*

De l'honneur!...

SAINT-ALBAN

Comme nous avons eu à nous repentir de toutes les bontés que nous avons eues pour vous, à commencer par celle de vous donner un asile, de vous faire une pension alimentaire et de vous dérober aux poursuites.

ACHILLE.

Oui, votre générosité ne va pas jusqu'à me laisser oublier tout ce que je vous dois.

SAINT-ALBAN.

N'oubliez pas surtout que nous pouvons vous retirer cet asile, cette pension, et vous livrer immédiatement à vos créanciers, en cessant de servir les intérêts des sommes que vous devez.

ACHILLE, *se montant.*

Je le sais.

SAINT-ALBAN.

Enfin, monsieur, voici mon ultimatum, c'est à prendre ou à laisser.

ACHILLE.

Voyons, monsieur.

SAINT-ALBAN.

Nous continuerons pour vous ce que nous avons eu l'imprudence de commencer...

ACHILLE, à part.

Cœur sec, va.

SAINT-ALBAN.

Mais à une condition.

ACHILLE.

Laquelle?

SAINT-ALBAN.

Vous n'irez plus dans les estaminets du faubourg.

ACHILLE, après un instant très-rapide de réflexion.

J'y consens.

SAINT-ALBAN.

Vous renverrez la mère Pivoine.

ACHILLE, après un moment plus long de réflexion.

J'y souscris.

SAINT-ALBAN.

Vous ne recevrez plus votre ami.

ACHILLE, après un moment encore plus long de réflexion.

Je m'y résigne.

SAINT-ALBAN.

Et enfin, vous éviterez toute rencontre et toute conversation avec mademoiselle de Coutras et avec Julie.

ACHILLE.

Eh bien, je me conformerai à tout; mais permettez-moi... c'est d'elle, c'est de Julie que je désire vous parler.

SAINT-ALBAN, étonné et attentif.

Vous? est-ce qu'elle vous a chargé...

ACHILLE.

De rien. C'est moi qui, de mon propre mouvement...

SAINT-ALBAN.

Je vous écoute.

ACHILLE.

Cette bonne Julie est pauvre, et vous, monsieur, vous êtes riche.

SAINT-ALBAN.

Eh bien?

ACHILLE.

Elle est d'âge, depuis longtemps, à se marier.

SAINT-ALBAN.

Eh bien ?

ACHILLE.

Eh bien, tenez, je ne vais pas par quatre chemins, faites-lui une dot et mariez-la.

SAINT-ALBAN, avec un dédain violent.

Est-ce que ça vous regarde !

ACHILLE.

Voyons, ne nous fâchons pas : est-ce que ça ne vous fait pas mal de voir une aussi belle fleur se faner, se flétrir et passer sur tige, au lieu d'être cueillie et d'orne la boutonnière d'un galant homme ?

SAINT-ALBAN, à part.

Au fait, si par lui je pouvais... (Haut.) Et si j'avais songé à un parti pour elle ?

ACHILLE, à part.

C'est toi, le parti ; mais nous n'en voulons pas.

SAINT-ALBAN.

Eh bien ! qu'avez-vous à répondre ?

ACHILLE.

J'ai à répondre... ça dépend.

SAINT-ALBAN.

Tenez, Achille, je dirai comme vous, n'allons pas par quatre chemins.

ACHILLE.

Eh bien, c'est ça, n'allons pas par quatre chemins !

SAINT-ALBAN, carrément.

J'aime Julie.

ACHILLE, de même.

Elle ne vous aime pas.

SAINT-ALBAN.

Vous le savez ?

ACHILLE.

Je le sais.

SAINT-ALBAN.

En aimé-t-elle un autre ?

ACHILLE.

Oui.

SAINT-ALBAN, très-ému.

Il suffit.

ACHILLE.

Écoutez.

SAINT-ALBAN.

Un mot de plus et je vous chasse.

ACHILLE, *lui barrant le passage.*

Vous me chasserez, mais vous m'écoutez !

SAINT-ALBAN.

Monsieur !...

ACHILLE, *avec une chaleur croissante.*

Comment ! ça ne vous tente pas de dire à une pauvre jeune fille sur qui l'âge vient et dont le cœur parle : Tiens, voilà de l'or, épouse celui que tu aimes ?

SAINT-ALBAN, *sec.*

Non.

ACHILLE.

Ca ne vous tente pas de la voir, un jour, heureuse mère, au milieu d'enfants charmants, et de pouvoir vous dire : c'est ma générosité qui a fait germer et s'épanouir ces jeux, ces sourires, ces joies et ces bénédictions ?

SAINT-ALBAN, *sec.*

Non !

ACHILLE, *avec emportement.*

Ah ça, cousin, vous n'avez donc pas de cœur ?...

SAINT-ALBAN, *furieux.*

Achille !

ACHILLE, *avec une grande vigueur.*

Mais, moi, un drôle, un vaurien, qui ai lâchement perdu ma jeunesse et qui en suis justement puni aujourd'hui par la dépendance où je me trouve et par l'impuissance où je suis d'être utile aux autres ; moi, le bandit, le garnement, le pilier d'estaminet, l'ami de la mère Pivoine, le fabricant de Polonais ; mais moi, pour faire le bonheur d'un jeune homme et d'une jeune fille, je donnerais un bras, une jambe, les deux jambes, les deux bras, je donnerais tout ; je ne garderais que mes yeux et mon cœur pour jouir de ce spectacle !

SAINT-ALBAN, *suffoqué.*

C'est-à-dire, monsieur, que c'est vous qui, clandestinement et à l'insu de la famille, avez fait naître et favorisé de coupables amours.

ACHILLE.

Du tout. Je jure...

SAINT-ALBAN, *de même.*

Vous comprenez qu'il n'y a plus pour vous ni pension ni pavillon. Je vous chasse !

ACHILLE.

Misérable !

SAINT-ALBAN.

Modérez-vous, monsieur ! la garde n'est pas loin et le procureur de la République est à ma soirée !

ACHILLE.

Je respecte la République ; mais je me moque de vous ; et maintenant que tout est rompu, que je n'ai plus rien à ménager... (*Il s'avance menaçant.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Et d'estoc et de taille.* (Mousquetaires de la Reine.)

SAINT-ALBAN.

Achille, prenez garde,
J'appellerai la garde,
Bientôt elle viendra
Et vous prendra,
Car sans pitié ni grâce,
Je veux, dans mon courroux,
Quoiqu'on dise ou qu'on fasse,

ACHILLE.

Ma foi, je m'y hasarde !
Appelez votre garde,
Et quand elle viendra,
Vous serez là *Désignant le paquet*
Car sans pitié ni grâce,
Je veux, dans mon courroux.
Quoiqu'on dise ou qu'on fasse,
En finir avec vous.

Mlle de Coutras et Julie paraissent. Saint-Alban se met devant la table et écrit.

SCÈNE IX.

SAINT-ALBAN, JULIE, ACHILLE, M^{lle} COUTRAS.JULIE, *très-émuë.*

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

ACHILLE.

Il y a que monsieur me retire ma pension alimentaire.

M^{lle} COUTRAS.

Est-il possible !

ACHILLE.

Et il me chasse de la maison.

JULIE.

Il serait vrai !

SAINT-ALBAN.

Oh ! mieux que ça ! (*Il sonne ; un domestique paraît.*) Allez dire à toutes les personnes dont voici les noms, que je ne paye plus rien pour M. Dubriand et qu'on peut le poursuivre.

M^{lle} DE COUTRAS et JULIE.

Ah !

ACHILLE, furieux.

Ah ! tu me livres encore à mes créanciers !

JULIE.

Eh ! mon Dieu ! pourquoi tout cela ?

ACHILLE.

Parce que je lui ai demandé une dot pour vous ; parce que je lui ai dit que vous aimiez un jeune homme.

JULIE.

Ciel !

ACHILLE.

Mais avant d'aller en prison, il faut que je... (*Il lève la main sur Saint-Alban ; Julie et M^{lle} de Coutras se précipitent sur Achille, le calment, l'entraînent au fond et le déterminent à sortir.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE

M^{lle} DE COUTRAS et JULIE.

Mes amis, prenez garde !
 Que parlez-vous de garde ?
 Le monde ici viendra,
 Restez-en là.
 Oui, par pitié, par grâce,
 Calmez votre courroux !
 Ce scandale me passe :
 Messieurs, écoutez-nous.

SCÈNE X.

M^{lle} DE COUTRAS, SAINT-ALBAN, JULIE.

JULIE.

Oh ! mon cousin, je vous en prie, vous reviendrez sur ce que vous avez fait.

SAINT-ALBAN, avec colère.

Moi ? n'y comptez pas !

M^{lle} DE COUTRAS.

Achille a pu s'emporter dans la discussion, vous blesser peut-être ; mais il est bon.

JULIE.

Et puis, il est votre parent et vous pardonnerez.

SAINT-ALBAN.

Jamais, mademoiselle, jamais !

M^{lle} DE COUTRAS.

Mais enfin, où est son crime de vous avoir demandé une dot pour Julie, afin qu'elle épouse celui qu'elle aime ?

JULIE.

C'est que je n'ai pas dit...

SAINT-ALBAN, *très-piqué, à Julie.*

Quant à vous, mademoiselle, je trouve fort étrange que vous vous soyez permis d'aimer à l'insu de votre tuteur. Du reste, vous êtes votre maîtresse et vous pouvez vous marier avec qui bon vous semble ; mais Achille, votre confident, votre conseiller ne remettra plus les pieds chez moi et il sortira de prison, quand il aura payé ses dettes.

JULIE.

Oh !

M^{lle} DE COUTRAS, *en colère.*

Mais, cousin, après tout, si vous ne voulez pas, vous...

SAINT-ALBAN.

Je ne veux rien entendre. (*Il va pour sortir.*)JULIE, *à part.*Oh ! pour sauver Achille ! (*À Saint-Alban.*) Arrêtez.

SAINT-ALBAN.

Laissez-moi !

JULIE.

Mais c'est qu'Achille s'est trompé.

SAINT-ALBAN.

Eh ?

JULIE.

Il s'intéresse à un jeune homme qui m'aime, c'est possible.

SAINT-ALBAN.

Eh bien alors...

JULIE, *vivement.*

Mais moi je n'aime personne... Personne que vous, mon cousin, et la preuve, c'est que, si vous voulez, je serai votre femme.

SAINT-ALBAN, *étonné et charmé,*

Il serait vrai !

M^{lle} DE COUTRAS.

Tiens !

JULIE.

Mais vous pardonnerez ; vous rendrez votre amitié à Achille ; vous ne le laisserez point aller en prison.

M^{lle} DE COUTRAS.

Ne crains rien dans aucun cas.

SAINT-ALBAN.

Je l'en ferai sortir aussitôt que nous serons mariés.

JULIE.

Mais pourquoi le priver un seul jour de la liberté ?

SAINT-ALBAN,

Parce qu'il ferait quelque coup de sa tête; parce que, dans l'intérêt de son protégé, il s'opposerait peut-être à notre mariage.

JULIE.

Mais cependant...

SAINT-ALBAN.

Tandis que lorsque tout sera fini... Enfin, voici mon dernier mot: Je rendrai la pension et la liberté à Achille le lendemain de notre mariage.

JULIE, *vivement*.

Alors, marions-nous et le plus tôt possible.

SAINT-ALBAN.

Eh bien, suis-moi; monsieur Duclos, le premier clerc, est ici; viens, nous allons lui parler.

ENSEMBLE.

Air :

SAINT-ALBAN, *à part*.

Que ma surprise est extrême !
 Je vois combler tous mes vœux,
 Elle m'a dit qu'elle m'aime,
 C'en est fait, je suis heureux.

JULIE, *à part*.

Ah ! que ma peine est extrême,
 Et que mon sort est affreux !
 Mais du moins celui que j'aime
 Ne sera pas malheureux !

M^{lle} DE COUTRAS, *à part*.

Que ma surprise est extrême !
 Saint-Alban est amoureux,
 Et notre cousine l'aime !
 Ils m'étonnent tous les deux.

SCENE XI.

M^{lle} DE COUTRAS, puis ACHILLE.M^{lle} DE COUTRAS, *seule*.

Singulier goût que celui de Julie ! Mais enfin, puisqu'elle

aime Saint-Alban... Et au fait, ce n'est pas malheureux. Ce mariage prévient un éclat et répare une injustice... (*Achille paraît.*) Ah! c'est vous, mon ami.

ACHILLE, *agité.*

Oui, je cherche...

M^{lle} DE COUTRAS.

Tout est arrangé; vous vous étiez trompé; Julie vient de déclarer qu'elle aime Saint-Alban.

ACHILLE, *tombant des nues.*

Eh!

M^{lle} DE COUTRAS.

Elle l'épouse.

ACHILLE.

Vous dites...

M^{lle} DE COUTRAS.

Cela a tout de suite calmé le cousin; il ne vous en veut plus, et il ne vous laisserait en prison que jusqu'au lendemain de son mariage. (*Souriant.*) Mais...

ACHILLE.

Mais je ne veux pas de ça.

M^{lle} DE COUTRAS.

Ni moi non plus, je ne veux pas qu'on vous mette en prison.

ACHILLE.

La prison, ça m'est égal; je l'ai méritée; mais je ne veux pas de ce mariage, car je vois tout: Julie n'y a consenti que par dévouement pour moi, puisqu'elle en aime un autre, un petit jeune homme...

M^{lle} DE COUTRAS.

En êtes-vous bien sûr?

ACHILLE, *avec emportement.*

Parbleu! et je ne dois pas souffrir...

M^{lle} COUTRAS.

Eh bien! après tout, qu'avez-vous besoin de vous emporter, puisque je dois vous faire connaître le secret qui rendra la liberté et la fortune à Julie?

ACHILLE, *étonné.*

Eh!

M^{lle} DE COUTRAS.

Ne m'avez-vous pas fait dire par votre ami que vous m'aimiez?

ACHILLE.

Moi? (*A part.*) C'est un quiproquo!

M^{lle} DE COUTRAS.

Que vous désiriez ma main?

ACHILLE, à part.

Moi qui voulais mourir garçon...

M^{lle} DE COUTRAS.

N'est-il pas vrai ?

ACHILLE, à part.

Au fait, pour sauver Julie... (*Haut.*) Comment si c'est vrai ! Je suis trop heureux, trop fier... Mais enfin, ce secret, votre mari l'attend.

M^{lle} DE COUTRAS.

Permettez qu'avant je m'assure... (*Elle remonte la scène.*)

ACHILLE, à part.

Quelle tuile ! Mais Julie se dévouait pour moi, je dois me dévouer pour elle. La mère Pivoine n'a pas bonne opinion de ma future. Il paraîtrait que son célibat n'a pas été un carême continuel... Il y a eu du carnaval ; mais mon passé, après tout, est aussi pas mal carnavalesque, et...

M^{lle} DE COUTRAS, redescendant.

Ce que je vais vous dire, mon ami, est bien grave.

ACHILLE.

C'est égal, parlez vite.

M^{lle} DE COUTRAS.

Je ne vous dirai ni par quel moyen ce secret m'est connu, ni les motifs qui excusent en partie la conduite de Saint-Alban.

ACHILLE.

Oui, oui, inutile. Il me tarde de savoir... Pauvre Julie ! Elle pourra donc se marier selon son cœur !

M^{lle} DE COUTRAS.

Comme vous, mon ami.

ACHILLE, décontenancé.

Oui, oui, comme moi.

M^{lle} DE COUTRAS.

Comme moi aussi...

ACHILLE.

Oui, comme tous... Mais hâtez-vous.

M^{lle} DE COUTRAS.

Eh bien ! apprenez qu'il y a dans l'étude de défunt monsieur Richard un second testament de l'oncle de Julie, qui la fait héritière unique des biens qu'un premier testament donnait à Saint-Alban.

ACHILLE, frappé.

Je me doutais presque...

M^{lle} DE COUTRAS.

Monsieur Duclos, qui dirige l'étude depuis six mois en attendant le successeur de monsieur Richard, doit anéantir ce second testament, lorsque Saint-Alban lui aura compté une somme considérable.

ACHILLE.

Ce maître clerc est un maître fripon !

M^{lle} DE COUTRAS.

Saint-Alban cherche de l'argent depuis six semaines, et j'ai appris ce matin qu'il doit en recevoir demain pour cela.

ACHILLE.

Demain ! il reste bien peu de temps. Pourquoi ne m'avoir pas dit plus tôt...

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, je me le reproche ; mais Saint-Alban a entre les mains de quoi ternir ma réputation et me faire montrer au doigt dans notre ville, où je suis depuis dix ans environnée d'estime et d'affection.

ACHILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

M^{lle} COUTRAS, *soupirant.*

J'ai aimé, mon ami, j'ai tendrement aimé.

ACHILLE, *à part.*

La mère Pivoine avait raison. Voilà le carnaval.

M^{lle} DE COUTRAS, *avec conscience.*

Mais il n'y a rien eu de coupable dans mon amour ! je le jure !

ACHILLE.

Je vous crois ! (*A part.*) Il faut être poli !M^{lle} DE COUTRAS.

J'avais gardé précieusement des lettres, malheureusement trop ardentes, de l'infortuné qui n'est plus.

ACHILLE.

Ah ! il est mort !

M^{lle} COUTRAS.

Oui.

ACHILLE, *naïvement.*

J'en suis désolé.

M^{lle} DE COUTRAS, *civement.*

Quoi !

ACHILLE.

Pour lui... pas pour moi. Enfin Saint-Alban possède ces lettres.

M^{lle} DE COUTRAS.

Oui, et il me menace de les rendre publiques, si je fais une révélation qui lui enlèverait tout ce qu'il a.

ACHILLE.

Je comprends ; mais savez-vous où est caché ce second testament ?

M^{lle} DE COUTRAS.

Dans une armoire de l'ancien cabinet de monsieur Richard, sur laquelle se trouve le tableau de Daphnis et Chloé.

ACHILLE.

Il suffit.

M^{lle} DE COUTRAS.

Ainsi, ces lettres, vous en exigerez la remise de Saint-Alban?

ACHILLE.

Oui, et sans remise, ça me regarde, un mari.

M^{lle} DE COUTRAS.

Mais il faut d'abord empêcher les poursuites de vos créanciers et je vais répondre pour vous.

ACHILLE.

Non, du tout, pas encore.

M^{lle} DE COUTRAS.

Mais leurs agents peuvent venir d'un moment à l'autre:

ACHILLE.

Je l'espère bien.

M^{lle} DE COUTRAS, *stupéfaite*.

Mais ils vous arrêteront.

ACHILLE.

Non, je les arrêterai.

M^{lle} DE COUTRAS.

Cependant...

SCENE XIII.

LES MÊMES, OSCAR, puis LA MÈRE PIVOINE.

OSCAR, *accourant*.

Mon ami, mon ami, sauvons-nous ! ton cousin m'a dénoncé comme conspirateur au procureur de la République.

ACHILLE, *riant*.

Bah !

OSCAR.

Oui, ton histoire de Polonais... et puis tes créanciers sont là-bas ; ils se concertent ; ils attendent les recors, ils vont venir.

ACHILLE.

Qu'ils soient les bienvenus.

MÈRE PIVOINE, *paraissant*.

Où est-il ? où est-il ? Ah ! fiche ton camp, mon brave homme. Les brigands sont là-bas.

ACHILLE.

Pourquoi donc ne montent-ils pas ?...

M^{lle} DE COUTRAS.

Oh ! il vaut mieux... je vais leur dire...

ACHILLE.

Rien, vous gêneriez tout. Retirez-vous ; j'ai mon plan, j'ai besoin d'un scandale.

ENSEMBLE.

AIR : *Vive la finesse* (Mousquetaires de la reine, 2^{me} acte).

ACHILLE.

Vive le scandale !
 Il faut que j'étaie
 Une audace égale
 A l'événement.
 Mieux que la sagesse,
 J'ai vu la hardiesse
 Amener sans cesse
 Un bon dénouement.

M^{lle} DE COUTRAS, MÈRE PIVOINE, OSCAR.

Non, pas de scandale !
 Ou bien je détaie ;
 Car ma peur égale
 Mon étonnement.
 Au lieu de hardiesse,
 Mieux vaut la sagesse
 Qui produit sans cesse
 Un bon dénouement.

M^{lle} de Coutras entre à gauche.

SCENE XIII.

ACHILLE, OSCAR, MÈRE PIVOINE.

MÈRE PIVOINE.

Ah ça, mais sais-tu, mon brave homme, que tu as un fameux toupet ?

OSCAR.

Oui, c'est une folie !

ACHILLE.

C'est de la sagesse.

OSCAR.

Tu as donc envie de perdre ta liberté ?

MÈRE PIVOINE, *déclamant.*

Ta liberté chérie,
 Seul bien de la vie !...

ACHILLE.

Ma liberté ? je ne peux pas y renoncer, puisque je vais me marier.

Bah !
OSCAR.

Tiens !
MÈRE PIVOINE.

Et avec qui ?
OSCAR.

Avec mademoiselle de Coutras.
ACHILLE.

Eh !
MÈRE PIVOINE, *stupéfaite*.

Ah ! et moi ?
OSCAR, *étonné*.

Achille.
Elle ne veut pas de toi ; et puis, tu repoussais son petit chien et moi je l'adopte.

MÈRE PIVOINE.
Répète-moi ça sans rire. Tu te maries...

Achille.
Avec ma cousine, mademoiselle de Coutras.

MÈRE PIVOINE.
Je m'y oppose ! Et ton ami aussi.

Oscar.
Moi ?

MÈRE PIVOINE, *à Oscar*.

Oui ; savez-vous qui il veut épouser ? une femme arrogante qui ne porte pas son vrai nom ?

Achille.
Mère Pivoine, mesurez vos propos.

MÈRE PIVOINE.

Fiche-moi la paix ! Je veux parler, je parlerai. (*A Oscar.*) Une femme qui se donne pour une vertu et qui n'en a pas plus que vous et moi.

Achille.
Mère Pivoine, je vais vous flanquer à la porte.

MÈRE PIVOINE.
A preuve qu'un jour, à quatre heures du matin, il y a vingt ans, rue de Valois... (*attention croissante d'Oscar.*) j'ai vu descendre un grand gaillard par la fenêtre...

Oscar, *étonné et attentif*.
Eh ?

MÈRE PIVOINE.
C'était la chambre, la propre chambre de mademoiselle de Coutras, qui s'appelait alors...

Achille, *redescendant*.
Mère Pivoine, je vais vous bâillonner !

MÈRE PIVOINE.

Et toi, tu entends, on vient t'empoigner! (*Le chœur paraît.*)

OSCAR, à mère Pivoine.

Qui s'appelait ?

MÈRE PIVOINE.

Caroline Pibray !

OSCAR, à part.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M^{lle} DE COUTRAS, sortant de la gauche, JULIE,
 SAINT-ALBAN, LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE,
 M. DUCLOS, HOMMES ET FEMMES DE LA SOIRÉE.

CHOEUR.

AIR :

LE PROCUREUR, LES ASSISTANTS, SAINT-ALBAN, DUCLOS.

Sa coupable insolence

Aura, dans un moment,

Ici, reçu, je pense,

Un juste châtement.

JULIE, bas à Saint-Alban.

Vous pardonnez, je pense,

A son égarement.

Ah ! que votre clémence

Soit son seul châtement !

M^{lle} DE COUTRAS, à part.

Il aura, je le pense,

Commis étourdissement

Quelque grave imprudence.

Ah ! je tremble vraiment !

OSCAR et MÈRE PIVOINE, à part.

Notre grave imprudence

Aura, dans un moment,

Ici, reçu, je pense,

Un rude châtement !

ACHILLE, à part, se frottant es mains.

Personne, ici, je pense,

N'attend le dénouement.

Pour moi, je ris d'avance

De leur étonnement.

Musique en sourdine jusqu'à la fin de la pièce.

LE PROCUREUR.

Monsieur Dubriand ?

ACHILLE.

C'est moi...

LE PROCUREUR.

Nous avons été requis...

ACHILLE.

Oui, monsieur, je le sais, par mon estimable cousin Saint-Alban...

LE PROCUREUR.

Au sujet d'une scène violente...

ACHILLE.

Non, mais pour une importante affaire, à laquelle on ne saurait donner trop de publicité...

LE PROCUREUR.

Monsieur!

ACHILLE.

Permettez qu'avant je dise un mot... (*A Saint-Alban.*) Cousin Saint-Alban? (*A M. Duclos.*) M. Duclos? j'ai à vous parler...

SAINT-ALBAN, s'approchant.

Qu'est-ce qu'il y a?

DUCLOS, s'approchant.

De quoi s'agit-il?

ACHILLE, bas.

De ce que vous savez...

DUCLOS.

Quoi donc?

SAINT-ALBAN.

Qu'est-ce?

ACHILLE, bas.

Vous êtes deux fripons!

SAINT-ALBAN et DUCLOS.

Eh!

ACHILLE, bas.

Calmez-vous, ou je crie... Il existe un second testament de l'oncle de Julie... (*mouvement de Saint-Alban et de Duclos*) qui la fait héritière...

SAINT-ALBAN, bas.

Mais...

DUCLOS, bas.

Je...

ACHILLE, bas.

Calmez-vous, ou je crie... Je sais tout... Ce second testament est dans l'armoire de Daphnis et Chloé!

SAINT-ALBAN, bas.

Oh! par grâce!

DUCLOS, bas.

Par pitié!

ACHILLE, *bas*.

Et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'une perquisition immédiate...

SAINT-ALBAN, *bas*.

Oh ! je vous en prie !

DUCLOS, *bas*.

Je vous en supplie !

ACHILLE, *bas, à Saint-Alban*.

Oui, pour sauver l'honneur de notre famille (à Duclos) et de la vôtre, je me tairai...

SAINT-ALBAN, *bas*.

Oh ! que de bonté !

DUCLOS, *bas*.

Que de générosité !

ACHILLE, *bas, à Saint-Alban*.

Mais vous-même, dites cela ici, devant tous... Donnez-vous le mérite d'une déclaration spontanée, ou bien...

SAINT-ALBAN, *bas*.

Je n'ai pas la force...

ACHILLE, *à Duclos, bas*.

Vous, alors ?

DUCLOS, *bas*.

La voix me manque...

ACHILLE, *bas*.

Eh bien ! ce sera moi !

LE PROCUREUR.

Monsieur Dubriand !

ACHILLE.

Je suis à vous ! (*Mouvement de tout le monde en avant.*)

LE PROCUREUR.

Qu'avez-vous à nous dire ?

ACHILLE.

J'ai à vous dire, de la part de mon cousin, le noble motif pour lequel il a convoqué tant de monde... Oui, messieurs, (*désignant Saint-Alban*) cet homme dont vous connaissez tous l'honorable existence...

TOUS, *avec un murmure approbateur*.

Oh ! oh ! oui... oui...

ACHILLE.

Cet homme, l'ami des pauvres, le soutien des faibles, le protecteur des Polonais.

TOUS. *Murmure d'approbation*.

Oh ! oui, oui.

ACHILLE.

Cet homme si modeste et qui baisse les yeux, savez-vous ce qu'il fait, pour accomplir un acte d'Équité?

TOUS, *s'avançant.*

Ah !

ACHILLE, *solennellement.*

Il se dépouille !

TOUS, *murmure d'approbation.*

Oh ! oh !

ACHILLE.

Oui, messieurs, il déclare que monsieur Duclos que voici, un maître clerk que vous connaissez également et qui a toute votre estime...

TOUS, *murmure d'approbation.*

Oh ! oh !

ACHILLE.

Estime parfaitement placée, vient de trouver dans les papiers de défunt le notaire Richard, armoire de Daphnis et Chloé, un second testament de l'oncle de mademoiselle Julie Dubrian, qui l'institue son héritière unique.

JULIE.

Moi !

SAINT-ALBAN, *sur un signe d'Achille.*

C'est vrai.

DUCLOS, *de même.*

C'est juste.

ACHILLE.

Vous entendez : je ne leur fais pas dire.

TOUS. *Murmure flatteur.*

Oh ! oh !

ACHILLE, *à tous.*

C'est très-bien, n'est-ce pas ?

LE PROCUREUR, *désignant Oscar.*

Quant à ce monsieur qui se fait passer pour Polonais...

ACHILLE.

C'était une plaisanterie.

OSCAR.

C'était une plaisanterie.

SAINT-ALBAN, *sur un signe d'Achille.*

C'était une plaisanterie.

LE PROCUREUR.

Répondez-vous de lui ?

ACHILLE.

J'en réponds.

OSCAR.

J'en réponds. (*Le Procureur se tourne vers Saint-Alban.*)

ACHILLE, *significativement à Saint-Alban.*

Vous en répondez ?

SAINT-ALBAN.

J'en réponds.

ACHILLE.

Il en répond.

LE PROCUREUR.

Alors...

CHOEUR,

Ah !

Allons, partons, }
Allez, partez, } messieurs, adieu !

Il se fait tard, la nuit s'avance,

Et désormais ^{notre} présence
votre

N'est plus nécessaire en ce lieu.

SCÈNE XV.

M^{lle} DE COUTRAS, SAINT-ALBAN, JULIE, OSCAR, ACHILLE,
LA MÈRE PIVOINE.

ACHILLE.

Ainsi, Julie, vous voilà riche.

SAINT-ALBAN, *à part, content.*

Comme je l'épouse, je ne perds rien.

ACHILLE.

Vous voilà libre, vous pouvez enfin épouser celui que vous aimez.

SAINT-ALBAN.

Oui.

JULIE, *à Achille.*

Mais suis-je sûre d'être aimée de celui que j'aime ?

SAINT-ALBAN.

Ah ! oui.

ACHILLE.

Est-il possible qu'il en soit autrement ?

JULIE, *à Achille.*

Vous m'en répondez ?

ACHILLE.

J'en réponds.

JULIE.

Eh bien, mon ami, voici ma main. (*Elle lui tend la main.*)

M^{lle} DE COUTRAS.

Eh ! que dit-elle !

ACHILLE, *renversé.*

Mère Pivoine, donnez-moi une chaise et jetez-moi un verre d'eau à la figure.

MÈRE PIVOINE.

Je vas te chercher ça, mon brave homme. (*Elle sort. Oscar qui, avant, a tiré de sa poche un paquet de lettres et un portrait qu'il compare au visage de M^{lle} de Coutras, passe lentement à côté d'elle.*)

JULIE, à *Achille qui est bouleversé.*

Qu'avez-vous donc ?

ACHILLE.

J'ai que votre plaisanterie m'a donné un éblouissement. (*Il se lève.*)

JULIE, *lui souriant.*

Mais c'est très-sérieux.

M^{lle} DE COUTRAS.

Par exemple !

ACHILLE.

Allons donc, est-ce que je suis digne de vous, de vous si bonne, si belle, moi, un mauvais garnement, criblé de défauts et de dettes !

JULIE.

Vos défauts, je vous en corrigerai ; vos dettes, je les acquitterai.

M^{lle} DE COUTRAS.

C'est moi qui m'en charge, et Achille doit te dire...

ACHILLE.

C'est vrai que je suis engagé.

JULIE.

Avec qui ?

ACHILLE.

Avec la cousine.

JULIE, *troublée.*

Avec...

SAINT-ALBAN, *à part, reprenant espoir.*

Ah ! ah !

ACHILLE, *bas à Julie coasternée.*

Ce n'est pas un mariage d'inclination que je dois faire, mais un mariage d'expiation... (*A M^{lle} de Coutras.*) Vous avez ma parole.

M^{lle} DE COUTRAS.

Et je la garde...

OSCAR.

Non, mademoiselle de Coutras, vous allez la lui rendre.

M^{lle} DE COUTRAS, étonnée.

Moi !

OSCAR.

Oui, à moins que Caroline Pibray n'ait oublié ses engagements avec Oscar Dumoulin. (*Il lui montre un portrait et des lettres.*)

M^{lle} DE COUTRAS, défaillante.

Ciel !

MÈRE PIVOINE, arrivant avec un verre d'eau.

Voici le verre d'eau. (*Elle fait mine de le jeter au visage d'Achille.*)

ACHILLE, désignant à mère Pivoine M^{lle} de Coutras qui va se trouver mal.

Non, pas ici, mais là.

MÈRE PIVOINE.

Bon. (*Elle fait mine de jeter le verre d'eau au visage de M^{lle} de Coutras.*)

OSCAR, arrêtant le bras de mère Pivoine.

Inutile.

M^{lle} DE COUTRAS.

C'est passé.

OSCAR.

Eh bien ! vous souvenez-vous, une nuit, rue de Valois, il y a vingt ans ?

M^{lle} DE COUTRAS, lui souriant.

Oui, oui.

OSCAR.

Et me permettez-vous d'espérer...

M^{lle} DE COUTRAS, à Julie.

Julie, tu aimes Achille... je lui rends sa parole.

ACHILLE.

Bravo ! (*Il prend la main de Julie.*)

SAINT-ALBAN.

Quant à moi je me retire.

ACHILLE.

Restez, cousin.

SAINT-ALBAN.

Quoi ! vous pourriez oublier...

ACHILLE.

Ce que je vous dois ? du contraire : vous me faisiez une pension, je vous la fais ; vous m'aviez donné un pavillon, je vous le donne ; vous m'en aviez remis la clef, je vous la rends ; la voici. (*Saint-Alban prend la clef et se résigne.*)

MÈRE PIVOINE.

Quant à moi, mon brave homme, je n'ai plus ton ménage à faire; tu vas prendre un cordon bleu, bonsoir.

ACHILLE.

Deinez-vous, mère Pivoine. Me promettez-vous d'être moins bavarde et de vous modérer sur les spiritueux?

MÈRE PIVOINE.

Oui, parole d'honneur.

ACHILLE.

Je vous fais quatre cents francs de retraite.

MÈRE PIVOINE, *étourdie du coup,*

Quatre cents francs ! à moi ! O Dieu ! je vais m'évanouir.

ACHILLE, *lui montrant le verre d'eau qu'elle tient.*

Eh bien, pour commencer la réforme, buvez-moi ça.

MÈRE PIVOINE, *effrayée.*

De l'eau !

ACHILLE.

Oui, sinon...

MÈRE PIVOINE, *se déterminant.*

Ma foi, tant pis ! (*Elle boit.*)

CHOEUR FINAL.

AIR : *Douze travaux d'Hercule* (Nargeot).

Quel destin prospère !

Oui, dès aujourd'hui,

Le bonheur, j'espère,

Pour jamais à lui.

ACHILLE, *au public.*AIR de *Louzun.*

Messieurs, permettez qu'un acteur,

De loin prévoyant sa retraite,

Au public, sévère censeur,

Adresse son humble requête.

Mon avenir, triste ou serein,

Dépend tout entier du parterre;

Car c'est lui qui tient dans sa main

Ma pension alimentaire.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.